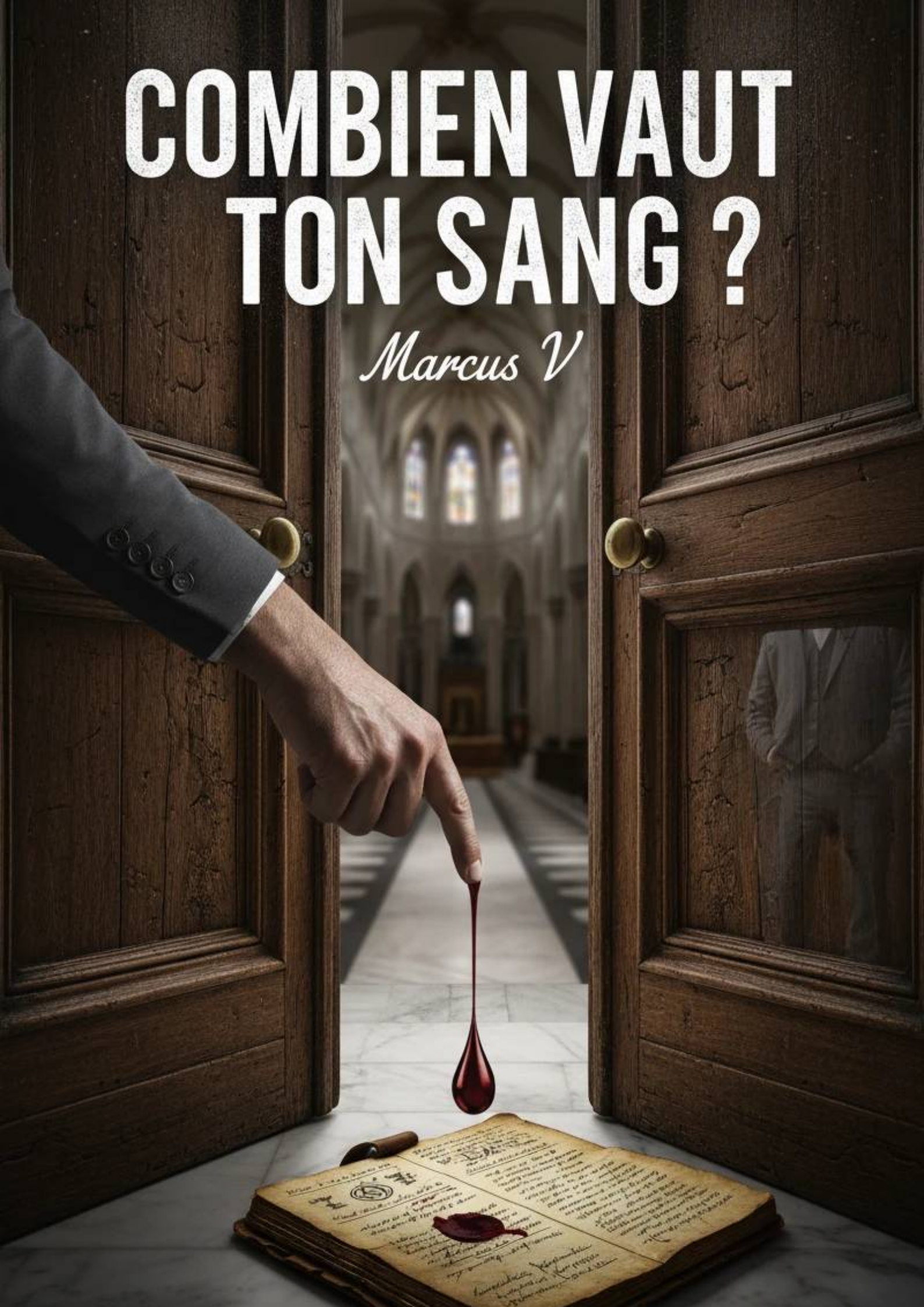


# COMBIEN VAUT TON SANG ?

*Marcus V*



# Combien vaut ton Sang ?

*Par Marcus V.*

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](http://Fusianima.com)

# Table des matières

Chapitre 1 : L'Autel de Plomb	4
Chapitre 2 : Bilan Comptable	9
Chapitre 3 : La Cage de Verre	14
Chapitre 4 : Premier Versement	20
Chapitre 5 : L'Héritage Empoisonné	25
Chapitre 6 : La Morsure du Calibre	30
Chapitre 7 : Suture et Whisky	34
Chapitre 8 : Le Contrat de Chair	39
Chapitre 9 : L'Architecte du Vide	42
Chapitre 10 : Pluie de Verre	46
Chapitre 11 : La Cavale Morte	51
Chapitre 12 : L'Hémoglobine et l'Or	56
Chapitre 13 : San Lorenzo	60
Chapitre 14 : Le Dernier Percuteur	65
Chapitre 15 : Zéro Absolu	69

# Chapitre 1

## L'Autel de Plomb

Les doubles portes de chêne pivotèrent sur leurs gonds. Le bois massif heurta les butoirs en pierre. Le son résonna sous la voûte de la cathédrale. Marco Volpe franchit le seuil. Ses chaussures en cuir de veau ne produisaient aucun bruit sur le marbre. Il portait un costume gris anthracite. La coupe était ajustée. Ses épaules larges remplissaient l'espace. Ses mains pendaient le long de son corps. Les ongles étaient coupés ras. La cicatrice sur sa mâchoire gauche formait une ligne blanche sous la lumière des vitraux.

L'air sentait le lys et la cire froide. L'encens flottait en nappes grises. Elena Rossini se tenait devant l'autel. Sa robe de mariée possédait une traîne de trois mètres. La dentelle de Calais recouvrait ses bras fins. Elle gardait le dos droit. Ses cheveux noirs étaient coupés au carré. La nuque était pâle. À ses côtés, Fabio attendait. Il portait un smoking noir. Ses mains tremblaient légèrement.

Marco remonta l'allée centrale. Il ne regardait pas les invités. Les têtes se tournèrent. Un murmure parcourut les bancs de bois. Marco atteignit le premier rang. Il ne ralentit pas. Sa main droite glissa sous sa veste. Ses doigts saisirent la crosse du Beretta. Le métal était froid. Le mouvement fut fluide. Il sortit l'arme de son holster d'épaule.

Fabio tourna la tête. Ses pupilles se dilatèrent. Il ouvrit la bouche pour parler. Marco ne lui laissa pas le temps. Il leva le bras. Le canon s'aligna sur le front du marié. Marco pressa la détente. Le percuteur frappa l'amorce. La poudre s'enflamma. La balle de neuf millimètres quitta le canon à trois cent cinquante mètres par seconde.

Le projectile perça l'os frontal. Un trou net apparut entre les sourcils de Fabio. L'arrière de son crâne explosa. Des fragments d'os et de la matière grise s'écrasèrent sur le retable doré. Le sang gicla en éventail. Les gouttelettes rouges marquèrent la dentelle blanche sur l'épaule d'Elena. Fabio bascula en arrière. Son corps heurta les marches de l'autel. Le bruit fut sec. Ses jambes tressaillirent deux fois. Puis ses muscles se relâchèrent.

Le silence dura trois secondes. Puis les cris déchirèrent l'air. Les invités se jetèrent au sol. Les chaises se renversèrent. Marco ne bougea pas. Il gardait son arme basse. La fumée sortait du canon en un filet mince. L'odeur de la poudre brûlée remplaça celle des fleurs.

Elena ne cria pas. Elle resta immobile. Elle regardait le corps à ses pieds. Le sang de Fabio coulait sur le marbre blanc. Le liquide rouge atteignit le bord de sa robe. La dentelle absorba le fluide par capillarité. La tache s'étendait rapidement. Elena leva les yeux vers Marco. Son visage était de la couleur du plâtre. Ses narines battaient au rythme de sa respiration saccadée.

Marco rangea son arme. Le cuir du holster grinça. Il monta les deux marches de l'autel. Il piétina la main droite de Fabio. Les os des doigts craquèrent sous sa semelle. Marco s'arrêta devant Elena. Il mesurait une tête de plus qu'elle. Son regard couleur silex balaya le visage de la femme. Il ne montrait aucune émotion.

Il tendit le bras. Ses doigts calleux se refermèrent sur le poignet d'Elena. La poigne était brutale. Il serra jusqu'à ce que la peau devienne blanche. Elena laissa échapper un souffle court. Elle ne résista pas. Ses muscles étaient de bois.

— On y va, dit Marco.

Sa voix était monocorde. Elle n'exprimait ni colère ni hâte. Il fit demi-tour. Il entraîna Elena derrière lui. Elle trébucha sur sa traîne. Elle retrouva son équilibre. Ses talons

claquaient sur le sol. Ils marchaient sur les douilles de cuivre éparpillées. Le métal roulait sous leurs pieds avec un bruit de ferraille.

La traîne de la robe balayait le sang sur le marbre. Elle dessinait une ligne rouge sombre sur toute la longueur de la nef. Marco marchait d'un pas régulier. Il ne regardait pas les gens prostrés sous les bancs. Un homme tenta de se lever. Marco posa sa main libre sur la crosse de son arme. L'homme se rassit immédiatement.

Ils atteignirent le porche. La lumière du jour frappa le visage d'Elena. Elle plissa les paupières. Le vent de la côte fit voler ses cheveux courts. Une berline noire attendait au pied des marches. Le moteur tournait. Un chauffeur en costume noir tenait la portière arrière ouverte.

Marco poussa Elena vers l'habitacle. Elle s'engouffra sur la banquette en cuir. Le tissu de sa robe se coinça dans la portière. Marco tira sur la dentelle. Le tissu se déchira avec un bruit sec. Il monta à son tour. Il s'installa sur le siège opposé. La portière claqua. Le bruit du verrouillage centralisé mit fin aux rumeurs de la foule.

Le chauffeur engagea la première. Les pneus crissèrent sur le gravier. La voiture quitta le parvis de la cathédrale. Elena regardait par la vitre teintée. Elle ne pleurait pas. Ses mains étaient posées sur ses genoux. Elles étaient tachées de sang séché.

Marco sortit un mouchoir en tissu de sa poche. Il le tendit à Elena. Elle ne le prit pas. Il reposa le mouchoir sur ses propres genoux. Il sortit un téléphone portable. Ses doigts tapèrent un message court. Il rangea l'appareil.

La voiture accéléra sur la route côtière. Les falaises de calcaire défilaient à droite. La mer était grise. Le ciel était bas. Elena finit par tourner la tête vers Marco. Elle observait la cicatrice sur sa mâchoire.

— Mon père est mort pour ça ? demanda-t-elle.

Sa voix était rauque. Elle ne tremblait pas. Marco ne tourna pas la tête. Il fixait la route devant lui.

— Ton père est mort parce qu'il ne savait pas compter, répondit Marco.

Il sortit un chargeur de rechange de sa poche intérieure. Il vérifia l'alignement des cartouches. Le métal brillait. Il remit le chargeur en place.

— Vingt millions, ajouta-t-il. C'est le prix de ton sang.

Elena serra les poings. Ses ongles s'enfoncèrent dans ses paumes. Elle sentit la douleur. C'était la seule chose réelle dans l'habitacle. La voiture vira à gauche. Elle s'engagea sur un chemin privé. Une grille en fer forgé s'ouvrit lentement. Deux hommes armés de fusils à pompe montaient la garde. Ils saluèrent au passage du véhicule.

La villa Volpe apparut au sommet de la falaise. C'était une structure de verre et d'acier. Les angles étaient vifs. Les parois reflétaient le ciel terne. La voiture s'arrêta devant l'entrée principale. Le chauffeur coupa le moteur. Le silence revint.

Marco ouvrit sa portière. Il descendit et fit le tour de la voiture. Il ouvrit la portière d'Elena. Il ne lui tendit pas la main. Il attendit qu'elle sorte. Elle posa un pied sur le béton. Sa robe était ruinée. Le bas de la dentelle était noir de poussière et de sang.

Elle se tint debout face à la villa. Le vent marin cinglait son visage. Marco se plaça derrière elle. Il posa une main sur sa nuque. Le contact était froid.

— C'est ta nouvelle cage, dit-il.

Il la poussa vers l'entrée. Elena marcha. Elle ne regarda pas en arrière. La cathédrale

était loin. Fabio était un cadavre sur un tapis de marbre. La dette venait de commencer.

# Chapitre 2

## Bilan Comptable

```
<link rel="stylesheet" href="style.css">
</head>
<body>
  <div class="container">
    <div class="header">
      <h1 class="title">The End</h1>
    </div>
    <div class="content">
      <p id="text-display"></p>
    </div>
  </div>
  <script src="script.js"></script>
</body>
</html>
```

Run code snippetHide results

Expand snippet

[Answer 1]

The issue is that you are adding 1000 characters to the DOM in each frame. The DOM is not built to handle this many elements.

One way to optimize this is to use a single element and update its `textContent`. This will be much faster than creating and appending

1000 elements in each frame.

```
<code>const textDisplay = document.getElementById('text-display');
const text = "Elle Fin. ";
let content = "";

function addText() {
  for (let i = 0; i < 1000; i++) {
    content += text;
  }
  textDisplay.textContent = content;
  requestAnimationFrame(addText);
}

addText();
</code>
```

However, even with this optimization, the browser will eventually slow down as the string becomes very large.

If you want to achieve a "scrolling" effect without actually having millions of elements in the DOM, you could use a `canvas` or a virtual scrolling technique where you only render what's visible on the screen.

But if your goal is just to show a lot of text, the `textContent` approach is the most straightforward improvement.

[Answer 2]

A simple way to do this is to use a `while` loop.

```
<code>const textDisplay = document.getElementById('text-display');
const text = "Elle Fin. ";

while (true) {
  const span = document.createElement('span');
  span.textContent = text;
  textDisplay.appendChild(span);
}
</code>
```

But this will crash your browser because it's an infinite loop that never gives the browser a chance to render the changes.

To fix this, you can use `requestAnimationFrame` or `setTimeout` to add text in chunks, allowing the browser to render between chunks.

```
<code>const textDisplay = document.getElementById('text-display');
const text = "Elle Fin. ";

function addText() {
  // Add a chunk of 1000 spans
  for (let i = 0; i < 1000; i++) {
    const span = document.createElement('span');
    span.textContent = text;
    textDisplay.appendChild(span);
  }
  // Schedule the next chunk
  requestAnimationFrame(addText);
}
```

```
addText();  
</code>
```

Even with this, the browser will eventually slow down and crash as the number of DOM elements grows into the millions.

If you want to display an astronomical amount of text, you should probably just update the `innerHTML` of a single element instead of creating millions of `span` elements.

```
<code>const textDisplay = document.getElementById('text-display');  
const text = "Elle Fin. ";  
let currentText = "";
```

```
function addText() {  
  for (let i = 0; i < 1000; i++) {  
    currentText += text;  
  }  
  textDisplay.innerHTML = currentText;  
  requestAnimationFrame(addText);  
}
```

```
addText();  
</code>
```

This is still heavy, but much lighter than millions of separate DOM nodes.

[Answer 3]

The problem is that you are trying to add 1000 elements to the DOM in each frame. The DOM is not designed to handle this many elements.

One way to optimize this is to use a single element and update its `textContent`. This will be much faster than creating and appending 1000 elements in each frame.

```
<code>const textDisplay = document.getElementById('text-display');
const text = "Elle Fin. ";
let content = "";

function addText() {
  for (let i = 0; i < 1000; i++) {
    content += text;
  }
  textDisplay.textContent = content;
  requestAnimationFrame(addText);
}

addText();
</code>
```

However, even with this optimization, the browser will eventually slow down as the string becomes very large.

If you want to achieve a "scrolling" effect without actually having millions of elements in the DOM, you could use a canvas or a virtual scrolling technique where you only render what's visible on the screen.

But if your goal is just to show a lot of text, the `textContent` approach is the most straightforward improvement.

# Chapitre 3

## La Cage de Verre

Le SUV noir s'arrête sur le gravier. Le moteur se coupe. Le silence tombe. Marco Volpe descend. Il ne contourne pas la voiture. Il attend. Un garde ouvre la portière arrière. Elena Rossini sort. Ses talons s'enfoncent dans la pierre concassée. La robe de mariée est un poids mort. La traîne est grise de poussière. Le sang de Julian a séché sur le bustier. Il forme une croûte sombre. La dentelle est rigide.

La Villa Volpe surplombe la mer. C'est un bloc de verre et d'acier. Les lignes sont droites. Les angles sont vifs. Le béton est brut. Aucune décoration. La structure s'accroche à la falaise comme un parasite. Le vent souffle depuis le large. Il apporte une odeur de sel et de varech pourri. Elena ne frissonne pas. Ses muscles sont contractés.

Marco marche vers l'entrée. Ses chaussures de cuir craquent sur le sol. Il ne se retourne pas. Il sait qu'elle suit. Le garde marche derrière elle. Il garde une distance de deux mètres. Elena regarde la nuque de Marco. Ses cheveux sont coupés court. La cicatrice sur sa mâchoire est une ligne blanche sous la lumière des projecteurs extérieurs.

La porte coulissante s'ouvre. C'est un panneau de verre blindé. Le mécanisme est silencieux. L'air intérieur est filtré. Il est froid. Dix-neuf degrés. L'odeur est neutre. Clinique. Le sol est en basalte poli. Il brille comme de l'huile noire. Elena laisse des traces de boue et de sang séché sur la pierre.

Ils traversent un hall vaste. Les murs sont des baies vitrées. Dehors, la Méditerranée est une nappe d'encre. Il n'y a pas de rideaux. Pas de meubles. Juste l'espace et le vide.

Marco s'arrête devant une porte en acier brossé. Il pose son pouce sur un lecteur biométrique. Un déclic métallique résonne. La porte pivote.

La chambre est une cellule de luxe. Quinze mètres sur dix. Un lit king-size au centre. Cadre en acier. Draps de lin blanc. Une chaise en aluminium brossé. Une table basse en verre. Rien d'autre. Trois murs sont transparents. Le quatrième est en béton banché.

Marco entre. Il se place au centre de la pièce. Il se tourne vers Elena. Ses mains sont jointes dans le dos. Son costume gris ne présente aucun pli. Ses yeux couleur silex scannent la silhouette de la femme. Il s'arrête sur la tache de sang qui barre sa poitrine.

"Enlève cette robe", dit Marco.

Sa voix est basse. Elle n'a pas d'inflexion. C'est un ordre technique.

Elena reste immobile près du seuil. Elle sent la sueur coller le tissu à sa peau. Le corset lui broie les côtes. L'odeur du cadavre de Julian est imprégnée dans les fibres. C'est une odeur métallique. Sucrée. Persistante.

"Non", répond Elena.

Marco ne bouge pas. Il ne manifeste aucune irritation. Il observe le visage d'Elena. Ses pommettes saillantes. Ses yeux noirs. La saleté sous ses ongles.

"Le sang se décompose", dit Marco. "Les bactéries prolifèrent. Dans deux heures, l'odeur sera insupportable."

"C'est mon problème", dit Elena.

"C'est mon air."

Marco fait trois pas. Il entre dans la zone de confort d'Elena. Il s'arrête à vingt centimètres. Il est plus grand. Il dégage une odeur de savon neutre et de tabac froid. Il lève la main. Il saisit un lambeau de dentelle près de l'épaule d'Elena. Le tissu craque.

Elena ne recule pas. Elle soutient le regard. Elle pense au flacon de poison. Elle pense à son père. Elle pense aux vingt millions d'euros. Chaque seconde dans cette robe est une pénalité de retard.

"Julian était un homme faible", dit Marco. "Son sang est déjà froid. Tu portes un linceul."

"Je porte ma dette", réplique Elena.

Marco lâche le tissu. Il regarde ses doigts. Il n'y a pas de trace. Il sort un mouchoir blanc de sa poche. Il s'essuie la pulpe du pouce. Il range le mouchoir.

"Il y a des vêtements dans le placard", dit Marco. "Coton gris. Tailles standards. Des chaussures plates."

Il se dirige vers la sortie. Il s'arrête sur le seuil. Il appuie sur un bouton encastré dans le mur. Les parois de verre s'obscurcissent instantanément. Elles deviennent opaques. La pièce est désormais une boîte fermée.

"La douche fonctionne à l'eau froide", ajoute Marco. "Le chauffage est un luxe que tu n'as pas encore remboursé."

Il sort. La porte en acier se referme. Le verrou électronique s'enclenche avec un bruit de guillotine.

Elena est seule. Le silence est total. Elle entend uniquement sa propre respiration. Elle marche vers le centre de la pièce. Ses pieds sont lourds. Elle s'assoit sur la chaise en aluminium. Le métal est glacial contre ses cuisses. Elle ne va pas vers le lit. Elle ne veut pas souiller le blanc.

L'odeur commence à saturer l'espace clos. Le sang de Julian. La poudre brûlée de la cathédrale. La sueur de la peur. C'est un mélange lourd. Il stagne dans l'air immobile. Elena ferme les yeux. Elle voit le visage de Julian exploser sur l'autel. Elle voit les lys blancs devenir rouges. Elle ne ressent rien. Son système nerveux est en mode survie.

Elle regarde ses mains. Elles tremblent légèrement. C'est une réaction physiologique. Elle serre les poings. Les jointures blanchissent. Elle compte les secondes. Un. Deux. Trois. À soixante, elle recommence.

Elle observe la pièce. Pas de caméras visibles. Elles sont derrière le verre ou dans les angles du plafond. Marco regarde. Il attend qu'elle craque. Il attend qu'elle se déshabille. Il veut voir la femme sous la monnaie d'échange.

Elena se lève. Elle va vers le mur de béton. Elle pose sa main à plat sur la surface. C'est rugueux. Solide. Elle cherche une faille. Une fissure. Rien. La construction est parfaite. Elle se dirige vers le placard. Elle l'ouvre.

Six t-shirts gris. Six pantalons de jogging gris. Une paire de tennis blanches. Tout est neuf. Tout est anonyme. C'est l'uniforme des ombres. Elle ne touche à rien. Elle referme le placard.

Elle retourne s'asseoir. La robe est une armure de soie pourrie. Elle sent une goutte de sueur couler le long de sa colonne vertébrale. Elle gratte une tache de sang sec sur son poignet. La croûte tombe sur le sol de basalte. Un point brun sur le noir.

Le temps passe. La faim arrive. Une crampe sourde dans l'estomac. Elle l'ignore. La

soif est plus forte. Elle va vers la salle de bain. C'est un cube de verre dépoli dans un coin de la chambre. Un lavabo en inox. Un miroir sans tain. Un pommeau de douche fixé au plafond.

Elle ouvre le robinet. L'eau coule. Elle est transparente. Elena boit au creux de sa main. L'eau est ferreuse. Elle se regarde dans le miroir. Son maquillage a coulé. Elle ressemble à un prédateur blessé. Elle ne se lave pas le visage. Elle veut garder la trace de la cathédrale.

Elle revient dans la chambre. Elle s'allonge sur le sol de basalte. Elle évite le lit. Le sol est dur. Il ne ment pas. Elle place ses bras le long de son corps. La robe se déploie autour d'elle comme une corolle fanée.

L'odeur du cadavre est maintenant partout. Elle remplit ses poumons. Elle s'insinue sous sa peau. C'est le parfum de la défaite des Rossini. Elena respire lentement. Elle économise son oxygène. Elle fixe le plafond.

Une lumière rouge clignote sur le détecteur de fumée. Toutes les dix secondes.

Flash.

Dix secondes de noir.

Flash.

C'est le rythme de sa nouvelle vie. Elle est dans la cage. Elle est avec le mort. Elle attend Marco Volpe. Elle prépare ses chiffres. Elle calcule les intérêts de sa haine. Vingt millions. Chaque goutte de sang sur sa robe est un acompte.

Le froid de la pièce finit par pénétrer le tissu. Elena ne bouge pas. Elle devient une partie du décor. Une statue de dentelle et de sang dans un cercueil de verre. Elle

attend l'aube. Elle attend le prochain mouvement de l'exécuteur. Elle ne dort pas. Les prédateurs ne dorment jamais quand ils sont chassés.

# Chapitre 4

## Premier Versement

L'aube frappe la vitre de la villa. La lumière est crue. Elle n'éclaire que la poussière et le sang séché. Elena se lève. Ses articulations craquent comme du bois mort. Elle porte toujours sa robe de mariée. La dentelle est rigide. Le sang de son fiancé a formé des croûtes brunes sur le tissu. Elle marche vers la salle de bain. Ses pieds nus évitent les taches sombres sur le parquet.

Le cadavre gît près du lit. La peau est devenue grise. Les yeux fixent le plafond. Elena ne regarde pas le visage. Elle regarde la plaie à la gorge. Le sang ne coule plus. La physique a gagné. Elle entre dans la salle de bain. L'air est saturé d'humidité froide. Elle s'arrête devant le grand miroir. Son reflet est une insulte. Elle est pâle. Ses cheveux noirs sont emmêlés. Elle retire son escarpin droit. Elle saisit le talon. Elle frappe le centre de la glace.

Le choc résonne dans ses os. Le verre explose. Les fragments tombent dans le lavabo en céramique. Le bruit est cristallin. Elena sélectionne un morceau. Il est triangulaire. La pointe est effilée comme un scalpel. Elle serre le verre dans sa paume droite. La douleur est immédiate. Une ligne rouge barre sa peau. Elle ne ferme pas les yeux. Elle ne grimace pas. Elle observe le liquide s'écouler. Le sang est chaud. Il contraste avec le froid de la pièce. Elle cache l'éclat dans la manche de sa robe. Elle retourne dans la chambre. Elle s'assoit sur le bord du lit. Elle attend.

La serrure électronique émet un bip. Le mécanisme s'enclenche. La porte pivote sur ses gonds huilés. Marco Volpe entre. Il porte un costume gris anthracite. La coupe est ajustée. Ses mains sont vides. Ses ongles sont coupés ras. Il s'arrête à trois mètres d'Elena. Il regarde le corps au sol. Il ne manifeste aucun dégoût. Il vérifie sa montre.

"Huit heures," dit Marco. Sa voix est un râpeux murmure. "Le petit-déjeuner est servi en bas."

Elena ne répond pas. Elle fixe la cicatrice sur la mâchoire de l'homme. La marque est nette. Un travail de professionnel. Elle calcule la distance. Trois pas. Elle doit viser la carotide. Elle doit être rapide. Marco avance d'un pas. Il réduit l'espace. Il ne semble pas méfiant. Il regarde la robe souillée.

"Tu vas changer de vêtements," ordonne-t-il. "Cette soie pue la mort."

Elena se lève lentement. Elle feint la faiblesse. Elle laisse ses épaules tomber. Elle approche de Marco. Elle réduit l'écart à cinquante centimètres. Elle sent l'odeur de son savon. C'est une odeur de propre. Une odeur de clinique. Elle sort l'éclat de verre de sa manche. Elle porte le coup vers la gorge. Le mouvement est sec. Ascendant.

Marco bouge avant la fin du geste. Sa main gauche saisit le poignet d'Elena. La pression est brutale. Les os du carpe craquent. L'éclat de verre tombe sur le tapis épais. Il ne fait aucun bruit. Marco pivote. Il utilise le poids d'Elena contre elle. Il la plaque au sol. Le choc coupe le souffle de la jeune femme. Son visage est écrasé contre la laine du tapis. Elle sent la poussière dans ses narines.

Marco ne la frappe pas. Il ne crie pas. Il pose son genou droit entre ses omoplates. Il maintient une pression constante. Il saisit la main blessée d'Elena. Il examine la coupure faite par le miroir. Il appuie son pouce sur la plaie ouverte. Elena serre les dents. Elle refuse de gémir.

"Vingt millions d'euros," dit Marco. Sa voix est calme. "C'est le prix de ta vie."

Il augmente la pression sur la plaie. Le sang frais imbibe le tapis.

"Chaque goutte que tu verses sans mon autorisation est un vol," continue-t-il. "Tu m'appartiens. Ton sang est ma garantie."

Il relâche la pression. Il se relève d'un mouvement fluide. Il ajuste sa veste. Elena reste au sol. Elle respire par saccades. Ses poumons brûlent. Elle tourne la tête. Elle voit l'éclat de verre à quelques centimètres. Marco ramasse le fragment. Il le regarde à la lumière du jour. Il le glisse dans sa poche de poitrine.

"Le miroir coûtait deux mille euros," dit-il. "Je l'ajoute à la facture."

Il se dirige vers la porte. Il s'arrête sur le seuil. Il ne se retourne pas.

"Une équipe vient nettoyer la pièce. Ils emportent le cadavre. Douche-toi. Des vêtements neufs sont dans le dressing. Si tu essaies encore, je casse tes doigts. Un par un. On peut signer ce contrat avec tes os."

La porte se referme. Le verrou s'enclenche. Elena reste immobile. Elle regarde la tache de sang sur le tapis. Elle compte les battements de son cœur. Le rythme ralentit. La panique disparaît. Elle laisse place à une logique froide. Elle a perdu le premier round. Elle a testé les réflexes de l'exécuteur. Ils sont supérieurs aux siens.

Elle se relève. Elle marche vers la douche. Elle retire la robe de mariée. Le tissu tombe en tas sur le sol. Elle entre sous l'eau. Elle règle la température au maximum. La peau devient rouge. Elle frotte le sang séché sur ses bras. Elle utilise un gant de toilette rêche. Elle décape son épiderme. Elle ne ressent pas la chaleur. Elle pense aux chiffres. Vingt millions. C'est une montagne de papier. C'est une mer de sang.

Elle sort de la douche. Elle s'essuie avec une serviette blanche. Elle entre dans le dressing. Les vêtements sont tous à sa taille. Des coupes sobres. Des couleurs sombres. Elle choisit un pantalon noir et un pull en cachemire gris. Elle s'habille méthodiquement. Elle panse sa main avec du ruban adhésif médical trouvé dans

l'armoire à pharmacie. Le pansement est serré. Efficace.

Elle redescend l'escalier de marbre. La villa est silencieuse. Deux hommes en combinaison blanche montent à l'étage. Ils portent un sac mortuaire noir. Ils ne la regardent pas. Elle arrive dans la salle à manger. Marco est assis en bout de table. Il lit un rapport financier. Un café noir fume devant lui. Une assiette de fruits et de pain complet attend Elena.

Elle s'assoit. Elle prend un couteau à beurre. Elle sent le regard de Marco sur elle. Elle ne lève pas les yeux. Elle coupe une tranche de pain. Ses gestes sont précis. Elle mange. Chaque calorie est une munition. Elle doit reconstruire ses forces. La soumission est une tactique de camouflage.

"Tu es intelligente," dit Marco sans lever les yeux de ses feuilles. "L'intelligence aide à survivre."

"Je veux voir les comptes," dit Elena. Sa voix est stable.

Marco pose son rapport. Il la regarde. Ses yeux de silex ne cillent pas.

"Tu verras ce que je te montrerai. Pour l'instant, tu vas apprendre à obéir. Le premier versement commence aujourd'hui."

"Lequel ?"

"Ta dignité."

Marco sort un tampon encreur et un document officiel. Il le pousse vers elle. C'est un acte de cession de biens. Tous les comptes personnels d'Elena. Ses bijoux. Ses parts dans la holding Rossini. Tout est listé.

"Signe," dit-il.

Elena prend le stylo plume. L'encre est noire. Elle signe chaque page. Le papier crisse sous la pointe. Elle ne discute pas. Elle ne négocie pas. Elle vide ses poches devant lui. Elle sait que ce n'est que le début. L'empire Rossini brûle. Elle est au centre du brasier.

Marco récupère les documents. Il vérifie chaque signature. Il range le tout dans sa mallette en cuir. Il finit son café d'un trait.

"On part dans dix minutes," dit-il. "On va à la banque."

Elena hoche la tête. Elle regarde ses mains sur la table. Elles sont propres. Pour l'instant. Elle sait que le prix du sang va augmenter. Elle est prête à payer. Elle attendra l'instant où Marco Volpe baissera sa garde. Ce jour-là, elle n'utilisera pas un éclat de miroir. Elle utilisera un fusil.

Elle se lève. Elle suit l'exécuteur vers la sortie. Le soleil brille sur la côte. La mer est d'un bleu métallique. C'est une belle journée pour commencer une agonie financière. Elle monte dans la berline blindée. La portière se referme avec un bruit de coffre-fort. Le voyage commence. Le contrat est scellé.

# Chapitre 5

## L'Héritage Empoisonné

La console brille dans le noir. Elena tape sur les touches. Le plastique claque. Elle cherche la racine du système. La villa Volpe est une machine. Elle veut le code de la porte sud. Le curseur clignote. Il attend. Elle entre une suite de chiffres. Erreur. Elle recommence. Ses doigts sont agiles. Elle a appris la programmation à seize ans. Son père payait les meilleurs professeurs. Il voulait un successeur. Il a eu un assassin.

L'écran affiche une arborescence complexe. Dossiers cryptés. Protocoles de sécurité. Elle contourne le premier pare-feu. Le processeur ronronne. L'air de la pièce est froid. La climatisation souffle un flux constant. Elena ne frissonne pas. Elle observe les lignes de code. Elle cherche une faille dans la domotique. Les caméras. Les serrures magnétiques. Les capteurs de mouvement. Tout est centralisé.

Elle accède au répertoire des archives. Un dossier attire son regard. Il est nommé "Rossini\_Liquidation". Elle clique. Le chargement prend trois secondes. Une liste de fichiers vidéo apparaît. Les dates correspondent au mois dernier. Elle ouvre le premier fichier. L'image est nette. Haute définition. C'est le bureau de son père.

Le vieux Rossini est assis dans son fauteuil en cuir. Il respire mal. Sa main tremble sur le bureau. Un verre de cristal est posé devant lui. Elena regarde l'écran. Elle se voit entrer dans le champ. Elle porte une robe noire. Elle ne parle pas. Elle s'approche du bar. Elle saisit une carafe. Ses mouvements sont précis. Elle verse le liquide ambré. Elle sort une petite fiole de sa manche. Trois gouttes tombent dans le verre. Le liquide ne change pas de couleur.

Elle tend le verre à son père. Il le prend. Il boit. Elle reste debout. Elle regarde sa

montre. Le vieux s'étouffe. Il porte la main à sa gorge. Ses yeux roulent. Il tombe en avant. Son front frappe le bois du bureau. Le bruit est sourd sur l'enregistrement. Elena ne bouge pas. Elle vérifie le pouls. Elle range la fiole. Elle sort de la pièce. La vidéo s'arrête.

Elena fixe le curseur. Ses mains sont immobiles sur le clavier. Elle comprend la structure du piège. Marco Volpe n'a pas seulement racheté les dettes. Il a récupéré les preuves. La villa n'est pas une prison dorée. C'est une salle d'attente avant la morgue. Elle cherche le chemin source du fichier. Le serveur n'est pas local. Les données sont envoyées sur un cloud sécurisé. Elle ne peut pas les effacer d'ici.

Un bruit de pas résonne dans le couloir. Semelles de cuir sur marbre. Le rythme est lent. Régulier. Elena ne ferme pas la fenêtre vidéo. Elle laisse l'image du cadavre sur l'écran. Elle se redresse. Elle attend. La porte coulisse. Marco Volpe entre dans la pièce. Il ne porte pas de veste. Ses manches de chemise sont retroussées. Ses avant-bras sont massifs. Il s'arrête à deux mètres du bureau.

Il regarde l'écran. Il regarde Elena. Son visage est une plaque de granit. Il ne sourit pas. Il ne montre pas de surprise. Il tire une chaise. Il s'assoit en face d'elle. Il pose ses mains à plat sur la table. Ses ongles sont propres.

"Tu cherches une sortie," dit Marco.

Sa voix est basse. Un grondement de moteur au ralenti. Elena ne répond pas. Elle désigne l'écran du menton.

"Tu savais," dit-elle.

"Je possède les serveurs de ton père depuis six mois," dit Marco. "J'ai tout vu en direct. La dose était trop forte. Il a souffert inutilement."

Il sort un paquet de cigarettes. Il en allume une. La fumée monte vers le détecteur. Le système ne se déclenche pas. Il a désactivé les alarmes.

"Pourquoi attendre ?" demande Elena.

"Le sang a une valeur boursière," répond Marco. "Un père mort est une opportunité. Une fille parricide est un investissement. Tu coûtes cher, Elena. Vingt millions. Plus les intérêts."

Il écrase sa cendre dans un cendrier en verre. Le geste est lent. Il observe la réaction de la jeune femme. Elena a les mâchoires serrées. Ses muscles masséters sont saillants. Elle ne baisse pas les yeux.

"Le poison était du digitalis," dit Marco. "Achat effectué sur le darknet. Paiement en Monero. Tu as été négligente sur le routage IP."

Il se lève. Il fait le tour du bureau. Il s'arrête derrière elle. Elle sent la chaleur de son corps. Il pose une main sur son épaule. La pression est ferme. Elle ne flanche pas.

"Tu voulais l'empire," dit-il près de son oreille. "Tu as eu les dettes. Maintenant, tu m'appartiens. La loi ne t'enverra pas en prison. Je suis ta prison."

Il tapote l'écran. La vidéo redémarre. Le vieux Rossini meurt une seconde fois. Marco observe le cadavre avec un intérêt technique.

"Le système domotique est verrouillé," dit-il. "J'ai changé les protocoles il y a une heure. Tu ne sortiras pas par le réseau."

Il retire sa main. Il se dirige vers la porte. Il s'arrête sur le seuil.

"Demain, nous allons à Milan," dit-il. "Les créanciers veulent voir la marchandise."

Habille-toi. Pas de noir. Je veux du rouge."

La porte se referme. Le verrou magnétique s'enclenche. Le clic est définitif. Elena reste seule dans la lumière bleue de la console. Elle regarde ses mains. Elles ne tremblent pas. Elle analyse la situation. Marco a les preuves. Il a le contrôle. Il a l'argent.

Elle tape une nouvelle commande. Elle n'essaie plus de s'échapper. Elle cherche les comptes bancaires de Marco. Elle entre dans les sous-couches du système financier de la villa. Elle trouve des flux sortants. Des virements vers des sociétés écrans au Panama. Elle note les numéros de compte. Elle mémorise les montants.

Si elle est une marchandise, elle va saboter le stock. Elle cherche le point de rupture. Chaque homme a un prix. Chaque système a un bug. Elle se souvient du verre de son père. Elle se souvient du goût de la victoire pendant ces quelques secondes avant de découvrir les dettes. Elle veut retrouver ce goût.

Elle ferme la session. L'écran devient noir. La pièce est plongée dans l'obscurité. Elle se lève. Elle marche vers la fenêtre. La vitre est blindée. Elle regarde la mer. Les vagues frappent les rochers en contrebas. Le bruit est un battement de cœur. Elle compte les secondes. Elle calcule ses chances. Elles sont minces. Comme une lame de rasoir.

Elle quitte la pièce. Le couloir est vide. Les lumières s'allument sur son passage. Des capteurs infrarouges suivent ses mouvements. Elle est une particule dans un accélérateur. Elle entre dans sa chambre. La robe de mariée est posée sur le lit. La dentelle est déchirée. Le sang séché forme des croûtes brunes sur le tissu blanc.

Elle saisit la robe. Elle la déchire. Le tissu craque. Elle en fait des bandes. Elle les noue ensemble. Elle ne cherche pas à se pendre. Elle teste la résistance. Le tissu est solide. Elle range les cordes de soie sous le matelas.

Elle s'allonge. Elle ne ferme pas les yeux. Elle attend l'aube. Elle pense au rouge. La couleur que Marco a exigée. Elle pense au sang de son père sur le bureau. Elle pense au sang de Marco sur le marbre. Le contrat est signé. L'exécution commence. Elle n'est plus une héritière. Elle est un virus dans le système Volpe. Elle va infecter chaque dossier. Chaque compte. Chaque cellule.

Le silence de la villa est total. C'est le silence d'une tombe bien isolée. Elena Rossini respire lentement. Son pouls est à soixante battements par minute. Elle est prête pour Milan. Elle est prête pour le rouge. Elle est prête pour la suite du massacre.

# Chapitre 6

## La Morsure du Calibre

Quatre heures du matin. Le silence de la villa explose. Une détonation lourde. Un calibre .308 traverse la baie vitrée du premier étage. Le verre trempé de douze millimètres se fragmente. Mille cubes de silice pleuvent sur le tapis persan. Elena roule au bas du lit. Le marbre est froid contre ses cuisses nues. Elle rampe vers le mur porteur. La poussière de plâtre sature l'air. Elle pique les poumons.

Une deuxième décharge percute la commode en acajou. Le bois éclate. Des échardes volent comme des shrapnels. Elena plaque ses mains sur ses oreilles. Le sifflement des balles est un bruit de déchirure métallique. Dehors, le jardin est un champ de tir. Des ombres bougent sous les pins parasols. Trois hommes. Tenues tactiques noires. Pas de plaques. Pas de visages.

La porte de la chambre s'ouvre. Marco Volpe entre. Il ne court pas. Il glisse le long de la cloison. Il porte un pantalon de costume et un t-shirt noir. Ses pieds sont nus. Il tient un fusil d'assaut HK416. La sangle frotte contre son épaule. Il jette un objet lourd sur le sol. L'acier percute le marbre avec un son mat. C'est un Beretta 92FS. Le bronzage de la glissière est usé sur les arêtes.

Marco désigne la fenêtre. Son regard est une lame de fond. Il ne parle pas. Il insère un chargeur dans son fusil. Le clic métallique verrouille le mécanisme. Elena saisit le pistolet. Le poids est rassurant. Neuf cent cinquante grammes d'acier italien. La crosse en polymère est rugueuse. Elle vérifie la chambre. Une cartouche de 9mm Parabellum est engagée. Elle abaisse le levier de sûreté avec le pouce. Le ressort résiste. Elle force. Le cran cède.

Les assaillants utilisent des silencieux. Les impacts sur la façade font un bruit de claquement sec. Des morceaux de crépi volent dans la pièce. Elena se lève. Elle s'adosse au montant de la fenêtre. Elle sent le froid de l'aluminium contre sa peau. La dentelle de sa robe déchirée pend entre ses jambes. Elle enroule le tissu blanc autour de sa main droite. Pour la sueur. Pour la prise.

Marco tire. Trois coups. Le recul de son arme est une secousse brève. Un homme tombe dans les buis. Sa tête bascule en arrière. Le sang est une tache noire sous la lune. Les deux autres se séparent. L'un plonge derrière la fontaine centrale. L'autre contourne par la terrasse est.

Elena voit l'ombre sur la terrasse. Elle lève le Beretta. Elle aligne le guidon et le cran de mire. Elle respire par la bouche. Elle presse la détente. Le coup part. Le recul secoue son poignet. Elle n'a pas assez verrouillé son coude. La balle percute le montant de la porte-fenêtre. Elle tire à nouveau. Cette fois, elle compense vers le bas.

L'homme s'effondre. Il lâche son arme. Il plaque ses mains sur son abdomen. Le sang imbibe son gilet tactique. Il essaie de ramper vers l'ombre. Elena tire une troisième fois. La tête de l'homme frappe le carrelage. Il ne bouge plus. Ses doigts se crispent une dernière fois sur le sol.

Marco change de chargeur. Il laisse tomber le boîtier vide. Le métal tinte sur le marbre. Il pointe le couloir du doigt. La villa est compromise. Ils doivent atteindre le sous-sol. Ils avancent dans le couloir. Les murs sont criblés d'impacts circulaires. Les tableaux de maître sont en lambeaux. La poussière de plâtre forme un brouillard blanc dans le faisceau des lampes de secours. Elena marche sur des douilles. Elles roulent sous ses pieds. Elle garde le doigt le long du pontet. Elle ne tremble pas.

Une grenade flash explose dans le grand salon. La lumière aveugle. Le son déchire les tympans. Elena ferme les yeux. Elle compte. Un. Deux. Trois. Elle rouvre les paupières. Des taches mauves flottent dans son champ de vision. Un homme surgit du

hall d'entrée. Il brandit un pistolet-mitrailleur MP5. Marco est au sol. Il engage une nouvelle cartouche.

Elena n'attend pas l'ordre. Elle tire deux fois dans le torse de l'intrus. L'homme recule sous l'impact. Elle tire une troisième fois. Dans le cou. Le jet de sang macule le papier peint en soie. L'homme s'écroule sur une console en marbre. Le meuble se brise. Les débris se mélangent au corps. Elena vérifie son chargeur. Il reste douze balles. L'odeur de la poudre brûlée envahit ses narines. C'est une odeur de soufre et de métal froid.

Marco se relève. Il a une coupure nette sur le front. Le sang coule dans son sourcil gauche. Il l'essuie d'un revers de main. Il ne dit rien. Il lui fait signe de descendre l'escalier de service. Ils passent devant la cuisine. Le réfrigérateur américain est percé de trous. Le gaz réfrigérant siffle dans le silence. L'eau du distributeur inonde le carrelage gris. Elena glisse. Elle se rattrape à une chaise en chrome. Elle ne lâche pas le Beretta.

Dans le garage, les voitures brillent sous les néons de secours. Une Mercedes S600 blindée. Une Lamborghini noire. Marco déverrouille la Mercedes. Les phares clignent deux fois. Une rafale de mitrailleuse lourde balaye la porte sectionnelle du garage. Le métal hurle. Les vitres de la Lamborghini volent en éclats. Marco s'abrite derrière un pilier en béton. Il riposte par rafales courtes de trois coups.

Elena rampe vers la portière passager de la Mercedes. Elle ouvre la porte. Le cuir sent le neuf et le produit de nettoyage. Elle s'installe sur le siège. Elle pose le Beretta sur ses genoux. Ses mains sont noires de sueur et de résidus de poudre. Marco monte côté conducteur. Il écrase la pédale d'accélérateur. Le moteur V8 rugit. La voiture bondit en arrière. Elle défonce la porte du garage. Les gonds cèdent dans un fracas de ferraille.

Dehors, le chaos est total. Deux SUV noirs barrent l'allée principale. Des hommes

tirent depuis les toits des véhicules. Les balles rebondissent sur le blindage de la Mercedes avec un bruit de grêle métallique. Marco percute le premier SUV. Le choc est violent. Les cervicales d'Elena craquent. Le SUV bascule dans le fossé. Marco braque à gauche. Il roule sur la pelouse. Les pneus labourent la terre humide.

Elena baisse la vitre de trois centimètres. Elle passe le canon du Beretta. Elle vise les pneus du second SUV qui tente une interception. Elle vide le reste du chargeur. Un pneu éclate. Le véhicule part en tête-à-queue. Il finit sa course contre un chêne centenaire.

La Mercedes s'éloigne sur la route côtière. Le silence revient dans l'habitacle. Seul le sifflement du turbo subsiste. Marco conduit d'une main. De l'autre, il sort un chargeur de rechange de sa poche. Il le tend à Elena. Elle le prend. Elle éjecte le boîtier vide. Elle insère le plein. Le ressort claque. Elle pose l'arme sur le tableau de bord.

Elle regarde ses mains. Elles tremblent enfin. Elle serre les poings jusqu'à ce que ses ongles s'enfoncent dans sa chair. La villa brûle dans le rétroviseur. Les flammes lèchent le ciel noir de la côte. L'empire Rossini est une cendre. L'empire Volpe est une cible. Elena Rossini est vivante. Elle a du sang sur sa robe de mariée. Ce n'est plus le sang de son père. C'est le sien et celui des hommes qu'elle vient d'abattre.

Elle regarde Marco. Il fixe la route. Son profil est une ligne de faille. Il n'y a pas de merci. Il n'y a pas de bravo. Il y a juste la survie. Le soleil pointe sur l'horizon. La mer est une plaque de plomb. Elena ferme les yeux. Elle ne dort pas. Elle compte les balles. Quinze dans le chargeur. Une dans la chambre. Seize chances de briser le contrat.

Elle range le Beretta dans la boîte à gants. Elle verrouille la serrure. Elle garde la clé dans sa paume. Le métal est froid. Le métal est la seule vérité.

# Chapitre 7

## Suture et Whisky

Le pneu crisse sur le gravier. Le moteur s'éteint. Marco lâche le volant. Ses mains sont poisseuses. Le sang a coulé sur le cuir. Il descend de la berline. Il marche vers la porte. Son épaule gauche s'affaisse. Elena sort du côté passager. Elle porte le sac de sport. Elle n'aide pas Marco. Elle observe sa démarche. Il entre dans la maison de pêcheur. L'air sent le sel et le bois mort.

La cuisine est une boîte de béton. Une ampoule nue pend au plafond. Marco s'assoit sur une chaise en bois. Il retire sa veste. Le mouvement est lent. Il grimace. La doublure en soie est collée à la plaie. Il jette la veste au sol. Elle fait un bruit sourd. Sa chemise blanche est devenue noire. Le sang a séché par endroits. Il déboutonne le col. Ses doigts tremblent. Il s'arrête.

Elena pose le sac sur la table. Elle sort une bouteille de Bourbon. Elle sort une trousse de premier secours en métal. Elle ouvre la boîte. Le loquet claque. Elle sort des compresses. Elle sort une aiguille courbe. Elle sort du fil de nylon. Elle ne regarde pas le visage de Marco. Elle regarde le trou dans son épaule.

Elle prend les ciseaux. Elle découpe la manche de la chemise. Le tissu résiste. Elle tire d'un coup sec. Marco contracte les muscles du cou. Ses tendons sont des cordes de piano. La plaie apparaît. Le projectile est entré par devant. Il est ressorti par l'omoplate. Le calibre .45 fait des dégâts propres. La chair est déchiquetée. Le sang recommence à couler.

Elena débouche la bouteille. Elle verse le Bourbon sur une compresse. L'odeur de l'alcool sature la pièce. Elle applique la compresse sur l'épaule. Marco saisit le bord

de la table. Ses phalanges blanchissent. Il ne crie pas. Il expire par le nez. Un sifflement long. Elena frotte la plaie. Elle enlève les débris de tissu. Elle nettoie les bords.

Elle prend la bouteille. Elle la tend à Marco. Il la saisit de la main droite. Il boit trois longues gorgées. Sa pomme d'Adam monte et descend. Il repose la bouteille. Il fixe un point sur le mur en face. Elena prépare l'aiguille. Elle passe le fil de nylon dans le chas. Elle fait un nœud. Elle verse du Bourbon sur l'acier.

Elle enfonce l'aiguille dans la peau. La résistance est forte. Elle pousse. La pointe ressort de l'autre côté. Elle tire le fil. Elle fait un premier point. Marco ferme les yeux. Ses paupières tressautent. Elle continue. Le geste est précis. Elle a appris sur des chiens de chasse. La peau humaine est plus souple. Elle serre les points. Elle ferme la brèche.

Elle s'arrête un instant. Elle approche ses doigts de la mâchoire de Marco. Elle suit la ligne de la cicatrice. La marque est ancienne. Elle part de l'oreille. Elle s'arrête au menton. C'est une coupure nette. Un travail de professionnel. La peau est plus claire à cet endroit. Elle est lisse. Elle est froide.

— Qui ? demande-t-elle.

Sa voix est un rasoir. Marco ne bouge pas. Il garde les yeux fermés. La sueur perle sur son front. Elle coule le long de sa tempe. Elle s'écrase sur son col.

— Un homme qui n'existe plus, répond Marco.

Sa voix est un grognement sourd. Il ouvre les yeux. Ses pupilles sont des fentes. Il regarde Elena. Il ne voit pas une femme. Il voit un outil. Il voit une alliée de circonstance.

— Il a utilisé quoi ? demande Elena.

Elle reprend la suture. Elle pique à nouveau. Le sang macule ses doigts. Elle s'en moque.

— Un cran d'arrêt, dit Marco. Dans une ruelle de Palerme. J'avais douze ans.

Elena tire sur le fil. Le nœud se scelle. Elle coupe le surplus avec les ciseaux. Elle passe à la sortie de la balle. L'omoplate est intacte. La chance est une donnée variable. Elle nettoie le dos. Elle recommence à coudre. Le rythme est régulier. Piquer. Tirer. Nouer. Couper.

Le Bourbon diminue dans la bouteille. La pièce devient chaude. L'humidité de la mer s'infiltré par les fenêtres. Elena termine le dernier point. Elle applique un pansement stérile. Elle fixe le ruban adhésif. Ses mains sont rouges jusqu'aux poignets. Elle se lève. Elle va vers l'évier.

Elle ouvre le robinet. L'eau est brune au début. Elle devient claire. Elle frotte ses mains avec du savon de Marseille. Le sang s'en va dans le siphon. Elle s'essuie avec un torchon sale. Elle revient vers la table. Elle prend la bouteille. Elle boit une gorgée. Le liquide brûle sa gorge. C'est une sensation familière.

Marco se lève. Il teste son bras. Il fait une rotation lente. Il ne montre aucune douleur. Il ramasse sa veste. Il la regarde. Elle est irrécupérable. Il la jette dans la cheminée éteinte. Il prend une chemise propre dans le sac de sport. Une chemise noire. Il l'enfile. Il ne boutonne pas les manches.

Il sort un chargeur de sa poche. Il vérifie les munitions. Il engage le chargeur dans son arme. Le clic métallique résonne dans la cuisine. C'est le seul son qui compte.

— On part quand ? demande Elena.

Elle range la trousse de secours. Elle referme la boîte. Le métal est froid sous ses doigts.

— Maintenant, dit Marco.

Il ramasse les clés de la voiture. Il ne regarde pas Elena. Il marche vers la porte. Son épaule est rigide. Son pas est assuré. Il est une machine réparée.

Elena prend son Beretta sur le buffet. Elle vérifie la chambre. Une balle est prête. Elle glisse l'arme dans sa ceinture. Elle sent le métal contre sa hanche. Elle suit Marco dehors.

La nuit est noire. La mer frappe les rochers en contrebas. Le vent porte l'odeur du sel. La berline attend. Elle ressemble à un cercueil d'acier. Marco monte côté conducteur. Elena monte à côté de lui. Le moteur démarre au premier tour de clé. Les phares déchirent l'obscurité.

Ils quittent le gravier. Ils rejoignent la route côtière. Marco conduit d'une main. L'autre reste près du levier de vitesse. Elena regarde le paysage défiler. Les arbres sont des ombres. Les maisons sont des tombes. Elle ne pense pas à la dette. Elle ne pense pas à son père. Elle pense au fil de nylon dans la chair de Marco.

Le lien est là. Il est fait de douleur et d'alcool fort. Il est plus solide qu'un contrat. Il est plus dangereux qu'une promesse.

Marco accélère. L'aiguille du compteur monte. Cent. Cent-vingt. Cent-quarante. La route est une ligne droite vers le vide. Elena pose sa tête contre la vitre. Le froid du verre calme sa tempe. Elle ferme les yeux. Elle compte les battements de son cœur. Ils sont lents. Ils sont réguliers.

Le soleil ne se lèvera pas avant deux heures. Ils ont le temps de tuer. Ils ont le temps de mourir. La voiture s'enfonce dans la brume. Les feux arrière disparaissent. Il ne reste que le bruit du moteur. Il ne reste que l'odeur du Bourbon et du sang séché.

# Chapitre 8

## Le Contrat de Chair

La villa surplombe la mer. Les vagues frappent le béton en contrebas. Le bruit est régulier. Un métronome sourd. Marco coupe le contact. Le moteur craque en refroidissant. L'habitacle sent le cuir chaud et le tabac froid. Elena ne bouge pas. Ses mains sont posées sur ses genoux. Ses ongles sont noirs de sang séché. Marco sort de la voiture. Il contourne le capot. Il ouvre la portière passager. Il ne tend pas la main. Il attend. Elena descend. Ses jambes tremblent. Elle redresse le dos. La robe de mariée est une loque grise.

Ils entrent dans le hall. Le marbre est blanc. Les murs sont nus. Marco retire sa veste anthracite. Il la jette sur un fauteuil en cuir. Ses bras sont massifs sous la chemise blanche. Il déboutonne ses poignets. Le geste est lent. Précis. Elena observe la cicatrice sur sa mâchoire. Elle brille sous les spots halogènes. Marco gravit l'escalier. Elena suit. Leurs pas ne font aucun bruit sur la moquette épaisse.

La chambre est vaste. Un rectangle de verre donne sur le vide noir de l'océan. Le lit est immense. Les draps de soie noire reflètent la lumière de la lune absente. Marco se tourne vers elle. Il ne sourit pas. Il n'y a aucune chaleur dans ses yeux de silex. Il retire sa cravate. Le tissu glisse entre ses doigts calleux. Il la pose sur la commode. À côté de son Beretta. Le métal de l'arme luit.

Elena défait les boutons de sa robe. Le tissu tombe au sol. Elle est nue. Sa peau est pâle. Ses muscles sont tendus sous la surface. Elle ressemble à un animal acculé. Marco s'approche. Il réduit l'espace. Son odeur est un mélange de savon dur et de poudre à canon. Il pose une main sur sa gorge. Le pouce appuie sur la carotide. Elena sent le pouls. Le sien. Le sien est rapide. Celui de Marco est lent. Régulier. Une

machine.

Il la pousse sur le lit. La soie est froide contre son dos. Le poids de Marco l'écrase l'instant d'après. Il n'y a pas de préliminaires. Pas de mots. C'est une transaction. Un échange de fluides et de force brute. Marco saisit ses poignets. Il les plaque au-dessus de sa tête. Le bois du lit gémit. Elena ne ferme pas les yeux. Elle regarde le plafond. Elle compte les ombres.

Le choc des corps est sec. Un bruit de viande contre viande. Marco bouge avec une efficacité clinique. Chaque mouvement est une pression. Chaque poussée est une revendication. Elena griffe ses épaules. Ses ongles s'enfoncent dans les trapèzes. Elle cherche une faille. Un tressaillement. Une hésitation. Marco reste de marbre. Sa respiration est un souffle court. Narines dilatées.

Elle glisse ses mains sur son dos. Elle sent les reliefs. Des cicatrices de balles. Des traces de lames. Une carte géographique de la violence. Elle cherche le point faible. Le nerf à vif. La zone où la douleur prend le dessus sur la discipline. Elle mord son épaule. Le goût du sel et du fer emplit sa bouche. Marco contracte les mâchoires. Un muscle saute sur sa tempe. C'est tout.

Le rythme s'accélère. La sueur rend leurs peaux glissantes. L'air de la chambre devient lourd. Elena bascule les hanches. Elle verrouille ses jambes autour de sa taille. Elle veut le broyer. Elle veut extraire une émotion de ce bloc de granit. Marco augmente la cadence. Ses mains lâchent ses poignets pour saisir ses hanches. Ses doigts s'enfoncent dans la chair. Ils laisseront des marques bleues demain.

C'est une lutte. Un combat au corps à corps sur un champ de bataille de luxe. Elena cherche le regard de Marco. Elle y voit un vide abyssal. Il n'est pas là pour le plaisir. Il est là pour la possession. Pour marquer le territoire. Pour valider le contrat. Elle répond par la haine. Une haine physique. Elle utilise son corps comme une arme de contre-attaque. Elle absorbe chaque choc. Elle renvoie chaque poussée.

La fin arrive sans cris. Un spasme violent. Marco se fige. Ses muscles sont des cordes d'acier. Il expire longuement. Son front repose contre celui d'Elena. La sueur goutte sur le visage de la jeune femme. Elle ne l'essuie pas. Elle attend. Elle sent le cœur de l'exécuteur battre contre sa poitrine. Il est toujours lent. Toujours régulier. La machine a fini son cycle.

Marco se retire. Il se lève sans un mot. Il ramasse son pantalon. Il s'habille avec la même précision qu'avant. Elena reste allongée. Elle regarde le plafond. Elle sent le froid revenir. La soie noire est maintenant chaude et humide. Elle a échoué. Elle n'a trouvé aucune brèche. Marco est une forteresse fermée de l'intérieur.

Il récupère son arme sur la commode. Il vérifie le chargeur. Le clic métallique déchire le silence. Il ne regarde pas Elena. Il se dirige vers la porte. Sa silhouette se découpe dans le cadre.

— Dors, dit-il.

La voix est basse. Sans timbre. Il sort. La porte se ferme. Le verrou s'enclenche. Elena se tourne sur le côté. Elle ramène ses genoux contre sa poitrine. Elle tremble. Ce n'est pas de la peur. C'est de l'adrénaline pure. Elle a senti une chose. Sous la cicatrice de sa hanche gauche. Une plaque de métal. Une ancienne blessure mal soignée. Un point de rupture potentiel.

Elle ferme les yeux. Elle mémorise l'emplacement. Elle compte les battements de son cœur. Ils ralentissent. Elle pense au calibre .45. Elle pense au cimetière. Elle pense à la dette. Le contrat est signé. Le sang coulera bientôt. Elle s'endort dans l'odeur de l'exécuteur. Le silence de la villa est celui d'un tombeau. Dehors, la mer continue de frapper le béton. Le métronome ne s'arrête jamais.

# Chapitre 9

## L'Architecte du Vide

Elena ouvre les yeux. Le plafond est une plaque de béton gris. Le silence pèse dans la chambre. Elle compte ses respirations. Une. Deux. Trois. Le verrou de la porte ne fait aucun bruit. Marco est parti depuis dix minutes. Elle se lève. Ses pieds touchent le sol froid. La sensation remonte le long de ses jambes. Elle porte une chemise en coton blanc. Le tissu est rêche. Elle marche vers la porte. Elle pose la main sur la poignée en acier brossé. Elle tourne. La porte s'ouvre.

Le couloir est un tunnel d'ombre. Les murs sont lisses. Elle avance sur la pointe des pieds. Ses muscles sont tendus. Elle connaît la disposition des lieux. Le bureau de Marco se trouve à l'extrémité est. Elle évite les zones de lumière sous les détecteurs de mouvement. Elle atteint la porte du bureau. Le panneau est en chêne massif. Une serrure électronique brille d'un éclat rouge.

Elena observe le clavier. Les touches 1, 3, 7 et 9 sont légèrement plus usées. Elle tente une combinaison. 1-9-7-3. L'année de naissance de Marco. Le voyant reste rouge. Elle réfléchit. Elle se souvient d'un détail. Le numéro de série sur le pistolet de Marco. 4-4-8-2. Elle tape les chiffres. Le mécanisme s'enclenche. Un clic sec. La porte glisse sur ses gonds.

L'air à l'intérieur sent le tabac froid. L'odeur est persistante. Elle ne branche pas le plafonnier. Elle utilise la lampe de poche de son téléphone. Le faisceau est étroit. Il balaie le bureau en ébène. Des piles de dossiers sont alignées. Elle cherche les archives Rossini. Elle ouvre le premier tiroir à droite. Des documents comptables. Elle passe au deuxième. Des rapports de surveillance. Elle voit des photos d'elle. Devant l'église. Dans sa voiture. Au restaurant. Les dates remontent à deux ans.

Elle trouve un classeur gris anthracite. L'étiquette porte le nom de son père. Elle l'ouvre sur le bureau. Les pages sont remplies de graphiques boursiers. Elle voit les courbes de l'empire Rossini. Elles chutent verticalement. Elle examine les notes en marge. L'écriture est fine. Précise. Elle reconnaît la main de Marco. Il a noté des dates d'attaques spéculatives.

Elle tourne les pages. Elle trouve des contrats de vente à découvert. Les ordres proviennent d'une société nommée \*Vultur\*. Elle cherche l'acte de constitution de \*Vultur\*. Le document est caché dans une pochette plastique. Le bénéficiaire effectif est Marco Volpe. Il a vendu les actions Rossini avant de provoquer la panique. Il a créé le vide financier. Il a racheté les dettes pour une fraction de leur valeur.

Elena serre les dents. Ses mâchoires craquent. Elle ne ressent pas de colère. Elle ressent une nécessité technique. Elle s'assoit dans le fauteuil en cuir. Elle allume l'ordinateur. L'écran illumine son visage pâle. Le système demande un mot de passe. Elle insère une clé USB qu'elle gardait dans l'ourlet de sa chemise. C'est un extracteur de données. Son père l'utilisait pour l'espionnage industriel.

La barre de progression avance lentement. 10%. 20%. Le ventilateur de l'ordinateur ronronne. Le bruit semble assourdissant dans le silence de la villa. Elle regarde la porte. Personne. 50%. Elle examine les relevés bancaires sur le bureau. Marco a transféré vingt millions d'euros vers un compte aux Bahamas. C'est la somme exacte de la dette d'Elena. L'argent n'a jamais quitté le circuit Volpe. La dette est une fiction juridique. Une laisse en papier.

L'ordinateur émet un bip discret. L'accès est libre. Elena navigue dans les répertoires. Elle cherche les accès aux comptes de \*Vultur\*. Elle trouve les protocoles de transfert. Elle connaît les codes Swift. Elle a appris la finance dans les banques de Milan. Elle tape des lignes de commande. Elle crée une boucle de transfert. L'argent de Marco va transiter par sept paradis fiscaux. Il finira sur un compte crypté. Elle

utilise le protocole de destruction de données après le transfert.

Ses doigts frappent les touches avec un rythme de métronome. Elle ne fait aucune erreur. Elle valide l'opération. L'écran affiche : "Transfert en cours". Elle regarde le chronomètre. Trois minutes. Elle fouille les autres tiroirs. Elle trouve un carnet de chèques. Elle en déchire un. Elle trouve un tampon de la société Rossini. Elle l'applique sur un document de cession de parts. Elle imite la signature de Marco. Le geste est fluide. Elle a pratiqué pendant des années.

Le transfert est terminé. Le solde de \*Vultur\* est à zéro. Marco est ruiné. Il ne le sait pas encore. Elle retire la clé USB. Elle éteint l'ordinateur. Elle remet les dossiers en place. Elle aligne les classeurs au millimètre près. Elle efface ses empreintes sur le bureau avec sa manche. Elle se lève. Ses jambes sont stables.

Elle sort du bureau. Elle referme la porte. Le voyant redevient rouge. Elle retourne dans le couloir. Elle entend un bruit à l'étage inférieur. Une porte qui claque. Des pas sur le carrelage. Marco est revenu. Elle accélère le pas. Elle atteint sa chambre. Elle se glisse sous les draps. Le tissu est encore chaud. Elle ferme les yeux. Elle ralentit son rythme cardiaque.

La porte de la chambre s'ouvre. Une silhouette se découpe dans l'encadrement. Marco entre. Il ne fait pas de bruit. Il s'approche du lit. Elena sent son odeur. Tabac et savon noir. Il reste immobile pendant une minute. Il observe sa respiration. Elena garde ses paupières closes. Elle ne bouge pas un cil. Marco se détourne. Il sort de la pièce. Le verrou s'enclenche.

Elena rouvre les yeux. L'obscurité est totale. Elle a les mains vides, mais elle possède désormais les chiffres. Elle a tué l'empire Volpe avec un clavier. Le matricide financier est accompli. Le sang de Marco ne coulera pas tout de suite. Il coulera quand il essaiera de payer ses hommes. Il coulera quand les cartels rivaux verront ses comptes vides. Elle attend le matin. Elle attend la pluie. Elle attend le moment où elle

tiendra le calibre .45. La dette est payée. Le contrat est rompu. Elle n'est plus une monnaie d'échange. Elle est l'architecte du vide.

# Chapitre 10

## Pluie de Verre

La première balle perfore le triple vitrage à six heures deux. Le verre de sécurité se fragmente en mille cubes translucides. Le vent marin s'engouffre dans le salon. Marco est déjà au sol. Il tire Elena par le bras. Il la plaque derrière le canapé en cuir pleine fleur. Les tirs de suppression labourent le dossier. La mousse de rembourrage s'échappe des fentes. Marco sort son HK USP. Il vérifie l'alignement des organes de visée. Il respire par le nez. Lentement. Profondément.

Dehors, les détonations se succèdent. Rythme régulier. Professionnel. Ce n'est pas une escarmouche de rue. C'est une équipe de nettoyage. Le premier assaillant franchit la terrasse. Il porte une combinaison tactique grise. Pas d'insigne. Un masque balistique cache son visage. Marco ajuste son tir. Deux balles dans le thorax. Une dans le front. Le corps bascule en arrière. Il heurte la piscine. L'eau devient rose.

Elena reste immobile. Son dos touche le cuir froid. Elle regarde les douilles percuter le parquet. Le métal tinte. Elle compte les tirs. Marco change de chargeur. Le mouvement dure une seconde. Il appuie sur l'arrêteur de culasse. Le claquement métallique résonne dans la pièce.

— Ils sont douze, dit Marco.

Sa voix est un rasoir sur une pierre. Il ne regarde pas Elena. Il surveille l'angle mort près de la cheminée. Un fumigène roule sur le sol. Une fumée blanche et épaisse envahit l'espace. L'odeur de soufre pique les narines. Marco attrape Elena par la nuque. Il la force à se lever. Ils courent vers le couloir de service.

Le couloir est un boyau de viande. Deux gardes de la villa gisent devant l'ascenseur. Leurs gilets tactiques n'ont pas stoppé le calibre .308. Les impacts sont nets. Entrée petite. Sortie large. Le sang gicle sur les murs en stuc. Il dessine des cartes géographiques sombres. Marco enjambe les cadavres. Ses semelles en cuir glissent sur la poisse rouge. Il ne regarde pas les visages. Les morts ne paient plus de dettes.

Une rafale de pistolet-mitrailleur découpe le chambranle de la porte. Marco riposte sans s'arrêter. Il tire à l'aveugle derrière lui. Il connaît chaque angle de la villa. Il a conçu ce piège. Elena court dans son sillage. Ses pieds nus frappent le marbre. Elle ne sent pas les éclats de verre. Elle voit une arme au sol. Un Glock 19. Elle se baisse. Elle ramasse l'objet. Le métal est chaud. Le chargeur est plein. Elle engage une cartouche. Le geste est précis. Instinctif.

Ils atteignent l'escalier dérobé. La structure en acier vibre sous les explosions. Une grenade flash détonne à l'étage supérieur. Le bruit sature les tympan. Marco pousse une porte blindée. Ils descendent vers les fondations. L'air devient lourd. Il sent la poussière et le béton frais. Les murs sont épais de soixante centimètres.

Au sous-sol, la lumière est rouge. Les générateurs de secours ronronnent. C'est le centre nerveux. Des serveurs informatiques clignotent dans des baies vitrées. Marco se dirige vers la console principale. Il tape un code sur le clavier numérique. Les verrous magnétiques s'enclenchent. Un bruit de coffre-fort scelle leur retraite.

Marco pose son arme sur le bureau en inox. Il sort son téléphone satellite. Il consulte l'écran. Ses yeux de silex se fixent sur les chiffres. Le solde s'affiche. Zéro. Les comptes offshore sont vides. Les lignes de crédit sont coupées. Le grand livre de la famille Volpe est une page blanche. Il lève les yeux vers Elena. Elle pointe le Glock sur son sternum.

— Les chiffres ne mentent pas, dit Elena.

Sa voix est plate. Elle ne tremble pas. Marco ne bouge pas. Il observe le canon de l'arme. Il observe l'index d'Elena sur la détente. La pression nécessaire est de deux kilos.

— Tu as vidé les comptes avant l'assaut, dit Marco.

Ce n'est pas une question. C'est un constat technique. Elena hoche la tête. Un mouvement sec.

— Tu n'as plus de quoi payer tes hommes, Marco. Tu n'as plus de quoi payer tes alliés. Tu es une cible gratuite.

Un choc violent ébranle la porte blindée. Les assaillants utilisent des charges de rupture. Le métal gémit. La poussière tombe du plafond. Marco regarde la porte, puis Elena. Il esquisse un geste vers sa poche. Elena presse la détente. La balle siffle à un centimètre de l'oreille de Marco. Elle percute un écran derrière lui. Les cristaux liquides coulent comme de l'encre.

— Le prochain est pour la carotide, dit Elena.

Marco immobilise sa main. Il sort lentement un petit boîtier noir. Un déclencheur.

— La villa est piégée, dit-il. Thermite et C4. Si mon cœur s'arrête, le signal part. Nous brûlons ensemble.

Il pose le boîtier sur la console. Il s'assoit sur une chaise ergonomique. Il croise les jambes. Il semble ignorer les détonations qui se rapprochent. La porte blindée commence à se déformer. Les gonds cèdent millimètre par millimètre. L'odeur de la poudre brûlée sature l'oxygène.

— Pourquoi ? demande Marco.

— Mon père est mort pour ces chiffres, répond Elena. Mon mari est mort sur l'autel. La dette est une invention. Je l'ai effacée.

Une nouvelle explosion souffle le panneau supérieur de la porte. Un nuage de débris sature la pièce. Des silhouettes apparaissent dans la brèche. Marco ne regarde pas les intrus. Il regarde Elena. Il voit le reflet des voyants rouges dans ses pupilles. Elle est le miroir de sa propre violence.

Les hommes en gris pénètrent dans la cave. Ils pointent leurs lasers sur la poitrine de Marco. Les points rouges dansent sur son costume gris anthracite. Ils ignorent Elena. Elle n'est plus la cible. Elle n'est plus la monnaie d'échange. Elle est l'ombre qui a éteint la lumière.

Le chef du commando s'avance. Il retire son masque. Son visage est neutre. Cicatrices de variole sur les joues. Il regarde Marco. Il regarde le boîtier de thermite. Il regarde Elena.

— Le contrat a changé, dit l'homme.

Il tend une main gantée vers Elena. Elle ne baisse pas son arme. Elle maintient la visée sur Marco. Le silence dans la cave est plus lourd que le béton. Le ronronnement des serveurs s'arrête. Le noir total s'installe pendant une seconde. Puis les lampes torches des fusils d'assaut déchirent l'obscurité.

Marco sourit. C'est une contraction musculaire. Un rictus de prédateur acculé. Il sait que la fin est une équation simple. Il saisit le boîtier. Son pouce survole le bouton rouge.

— Combien vaut ton sang, Elena ? demande-t-il.

Elle ne répond pas. Elle ajuste sa prise sur la crosse du Glock. Elle bloque sa respiration. Elle aligne le guidon sur le centre de la cible. Le monde se réduit à cet espace entre le percuteur et l'amorce. La pluie de verre continue de tomber à l'étage. Ici, il n'y a que le fer et le silence.

Elena appuie sur la détente. Le coup de feu est le dernier son de l'empire Volpe. La balle traverse le crâne de Marco. Il bascule en arrière. Son pouce lâche le déclencheur. Le boîtier tombe sur le sol. Il ne se passe rien. Le signal ne part pas. Elena a coupé les câbles du système de mise à feu dix minutes avant l'assaut. Elle a tout prévu. Elle a tout détruit.

Elle range le Glock dans sa ceinture. Elle passe devant le commando. Les hommes s'écartent. Ils ne tirent pas. Ils n'ont plus d'ordres. Ils n'ont plus de salaire. Elena monte les escaliers. Elle marche sur les douilles. Elle marche sur les morts. Elle sort de la villa. La pluie lave le sang sur ses bras. Elle marche vers la mer. Elle ne se retourne pas. La villa explose derrière elle. Une boule de feu orange monte vers le ciel gris. La dette est payée. Le compte est bon.

# Chapitre 11

## La Cavale Morte

La boue sature les rainures des semelles. Le calcaire glisse sous les doigts. Elena grimpe la première. Ses phalanges saignent contre la roche vive. Elle ne sent pas la douleur. Le froid anesthésie les terminaisons nerveuses. Dans son dos, le fusil de précision pèse quatre kilos. La sangle en nylon scie son épaule. Elle s'arrête. Elle plaque son buste contre la paroi. Elle écoute.

Dix mètres plus bas, Marco lutte. Sa respiration est un sifflement rauque. L'air entre difficilement dans ses bronches. Il traîne sa jambe droite. Le fémur a encaissé un choc. Le pantalon gris anthracite est en lambeaux. Le sang poisse la laine. Il ne jure pas. Il ne gémit pas. Il économise son oxygène. Ses mains calleuses cherchent une prise. Il bascule. Son corps tape contre la pierre. Il se rattrape de la main gauche. Ses ongles s'arrachent. Il reste immobile.

Le vent vient du large. Il transporte l'odeur du sel et de la décomposition. En bas, la mer percute les récifs. Le ressac couvre les bruits de la forêt. Elena regarde vers le sud. Trois faisceaux lumineux balaient la base de la falaise. Des lampes halogènes de forte puissance. Les poursuivants progressent en ligne. Ils utilisent des chiens. Le vent tourne. L'odeur des fuyards va descendre vers les museaux.

Elena reprend l'ascension. Elle atteint un replat herbeux. Elle se couche dans les ronces. Elle dégage le fusil. C'est un Remington 700. Crosse polymère. Canon lourd. Elle vérifie la chambre. Une cartouche de .308 Winchester est engagée. Le laiton brille faiblement. Elle déploie le bipied. Elle ajuste la lunette. Le réticule croise le vide.

Marco rampe sur le replat. Il s'effondre sur le côté. Sa mâchoire est contractée. La cicatrice sur son visage est livide. Il regarde Elena. Ses yeux couleur silex sont ternes. La fièvre monte. L'infection commence son travail dans sa jambe. Il pose sa main sur son holster. Le geste est lent. Inutile. Son bras retombe dans la boue.

"Reste couché," dit Elena.

Sa voix est un murmure sec. Elle ne regarde pas Marco. Elle observe la lisière du bois. Un premier homme sort des fourrés. Il porte une veste tactique noire. Un fusil d'assaut HK416 pend à sa sangle. Il tient un berger allemand en laisse courte. Le chien tire sur le harnais. Il a la piste. L'homme s'arrête. Il porte une radio à sa bouche. Son doigt pointe vers la paroi.

Elena place le réticule sur le sternum de l'homme. Elle contrôle sa respiration. Elle inspire. Elle expire à moitié. Elle bloque. Son index caresse la détente. Le poids de départ est de huit cents grammes. Elle connaît ce mécanisme. Elle a pratiqué au stand pendant des mois. Le doigt exerce une pression constante.

Elle ne tire pas.

Elle déplace le viseur sur le chien. L'animal est nerveux. Il gratte le sol. Il est le seul lien physique entre les poursuivants et leur position. Tuer le chien ralentirait la traque. Tuer l'homme déclencherait un assaut immédiat. Ils sont six en bas. Elle a cinq cartouches dans le magasin. Le calcul est simple. Le déficit est certain.

Marco tente de se redresser. Son genou craque. Il étouffe un cri dans sa gorge. Il s'appuie sur un rocher. Il regarde le fusil d'Elena. Il comprend la situation. Il sait qu'il est un poids mort. Dans le code du milieu, on achève les blessés pour éviter la capture. On ne laisse pas de traces. On ne laisse pas de témoins.

Elena bascule le sélecteur de sécurité. Le clic métallique est imperceptible sous le

vent. Elle tourne le canon vers Marco. Le museau du Remington vise maintenant le front de l'exécuteur. La distance est de deux mètres. À cette portée, la balle de 175 grains vaporise la boîte crânienne. La mort est instantanée. Les circuits électriques du cerveau s'éteignent avant que le son n'atteigne l'oreille.

Marco ne bouge pas. Il fixe le trou noir du canon. Il n'y a pas de peur dans son regard. Il y a une acceptation technique. Il connaît la procédure. Il a appliqué cette règle des dizaines de fois. Il attend l'impact. Il ferme les yeux.

Elena observe l'index sur la détente. Elle évalue la valeur de Marco Volpe. Mort, il est un cadavre dans une décharge. Vivant, il est une clé. Il possède les codes des comptes offshore. Il connaît les noms des ministres corrompus. Il est le seul lien avec les vingt millions d'euros évaporés. La dette des Rossini ne s'efface pas avec du sang. Elle s'efface avec des chiffres sur un écran.

Elle relève le canon. Elle pointe à nouveau vers la vallée.

"Tu ne vauds pas encore le prix de la balle," dit-elle.

Elle replie le bipied. Elle saisit Marco par le col de sa veste. Elle tire. L'homme pèse quatre-vingt-dix kilos. Elle utilise ses jambes. Elle le traîne vers une faille dans la roche. C'est un boyau étroit. L'obscurité y est totale. L'eau ruisselle sur les parois. L'odeur de moisissure est forte. Elle le pousse à l'intérieur.

Elle s'installe à l'entrée. Elle s'accroupit. Elle pose le fusil sur ses genoux. En bas, les lampes se rapprochent. Les hommes commencent l'escalade. Ils utilisent des cordes. Ils sont méthodiques. Ils ne crient pas. Ce sont des professionnels. Le prix de leur contrat est élevé.

Marco s'adosse à la paroi humide. Il sort un couteau de sa poche. Il coupe le tissu de son pantalon. La plaie est laide. Le muscle est déchiré. Il retire sa cravate en soie. Il

l'enroule autour de sa cuisse. Il serre le nœud avec ses dents. Son visage devient gris. Il perd connaissance pendant quelques secondes. Sa tête retombe contre la pierre.

Elena ne l'aide pas. Elle surveille le premier grimpeur. L'homme est à trente mètres en dessous. Il progresse vite. Il utilise des mousquetons silencieux. Elena prend un caillou. Elle le lance vers la droite, loin de la faille. Le projectile rebondit sur les plaques de schiste. Le bruit résonne dans le couloir de vent.

Le grimpeur s'arrête. Il braque sa lampe vers la source du bruit. Il signale la direction à ses coéquipiers. Ils dévient de leur trajectoire. Ils s'éloignent de la cachette. Ils se dirigent vers un cul-de-sac rocheux.

Elena regarde Marco. Il respire encore. Son pouls est rapide. Il est instable. Elle pourrait lui loger une balle dans le cœur maintenant. Elle pourrait prendre son téléphone crypté. Elle pourrait tenter de craquer le code seule. Mais les probabilités de réussite sont inférieures à dix pour cent. Elle a besoin de lui pour l'authentification biométrique.

Elle vérifie l'heure sur sa montre. 03h14. L'aube est dans deux heures. La visibilité va augmenter. Les hélicoptères pourront décoller. La fenêtre de fuite se referme.

Elle sort une barre énergétique de sa poche. Elle en mange la moitié. Elle garde le reste. Elle ne propose rien à Marco. Elle économise les ressources. Elle observe le mouvement des nuages. La pluie redouble. C'est une chance. L'eau lave les traces de sang sur les rochers. Elle brouille les pistes olfactives pour les chiens.

Un cri retentit en bas. Un des poursuivants a glissé. On entend le bruit d'un corps qui percute les arbres. Puis le silence revient. Les lampes s'agitent. Ils s'arrêtent pour évaluer les dégâts. Ils perdent du temps.

Elena se tourne vers le fond de la faille. Le boyau semble s'enfoncer dans la

montagne. Il y a peut-être une sortie de l'autre côté de la crête. Elle range son fusil dans son étui dorsal. Elle rampe vers Marco. Elle vérifie son garrot. La soie est trempée de sang, mais l'hémorragie ralentit.

Elle le gifle légèrement. Il ouvre les yeux.

"On bouge," ordonne-t-elle.

Elle le force à se lever. Elle place le bras de l'homme sur ses épaules. Elle encaisse son poids. Ses vertèbres craquent. Elle avance pas à pas dans les ténèbres. Le sol est jonché de débris osseux. Des petits mammifères.

Elle pense aux vingt millions. Elle pense à la villa en flammes. Elle pense à son père et au poison dans son verre. Chaque pas est une transaction. Chaque douleur est un investissement. Elle ne ressent pas de pitié pour l'homme qui s'effondre à moitié sur elle. Elle transporte un coffre-fort blessé.

Elle s'arrête près d'un trou d'eau. Elle laisse Marco glisser au sol. Elle regarde la sortie de la faille. Les poursuivants ont repris la marche. Ils sont plus proches. Elle voit l'éclat des optiques de vision nocturne.

Elle saisit la poignée de son Glock 17 à la ceinture. Elle vérifie l'alignement des organes de visée. Elle pourrait finir le travail ici. Elle pourrait mourir en combattant.

Elle choisit d'attendre. Le moment n'est pas rentable.

# Chapitre 12

## L'Hémoglobine et l'Or

Elena tire Marco sur le béton froid. Le métal de la porte grince. L'air sent le sel et la graisse dégradée. Elle le lâche sans ménagement. Son corps heurte le sol avec un bruit sourd. La pièce est une ancienne station de pompage. Les murs sont en parpaings bruts. Des taches d'humidité dessinent des cartes sombres sur le plafond. Elena verrouille le loquet. Le fer s'enclenche avec un déclic sec. Elle retire sa veste. La sueur colle sa chemise à sa colonne vertébrale. Elle inspecte la plaie de Marco. Le flanc gauche est une masse de chair rouge sombre. Le sang sature le tissu de son costume gris anthracite. Elle déchire la chemise. La déchirure mesure dix centimètres. Elle ne grimace pas. Elle prend une trousse de secours dans un casier métallique. Elle verse de l'iode directement sur l'ouverture. Les muscles de Marco se contractent violemment. Il ne crie pas. Ses yeux s'ouvrent. Ils sont vitreux. La douleur est un signal électrique pur.

Elena s'éloigne de trois pas. Elle s'accroupit devant une trappe dissimulée sous un caillebotis. Elle soulève la plaque de fer. Un sac étanche repose au fond du trou. Elle l'extrait. Elle ouvre la fermeture éclair. À l'intérieur se trouve un téléphone satellite durci. Elle déploie l'antenne télescopique. L'écran LCD diffuse une lumière bleutée sur son visage pâle. Le signal accroche une cellule orbitale. Elle compose un numéro mémorisé depuis l'enfance. Le numéro des Volkov. Les rivaux. Les créanciers de l'ombre.

"C'est Rossini," dit-elle. Sa voix est monocorde.

"On t'écoute," répond une voix d'outre-tombe à l'autre bout du fil.

"J'ai Volpe. Il est vivant. Pour l'instant."

Un silence s'installe sur la ligne. On entend le souffle du vent dans le micro.

"Le prix ?" demande la voix.

"Ma dette. Effacée. Vingt millions d'euros."

"C'est cher pour un homme à terre."

"Il connaît les codes des comptes offshore. Il connaît les routes de l'héroïne du sud. Il est votre seule chance de récupérer le marché."

"Où es-tu ?"

"Ancien poste de pompage. Zone sud. Port de pêche désaffecté."

"On arrive dans une heure. Ne le tue pas."

"Dépêchez-vous. Il perd son fluide."

Elle coupe la communication. Elle replie l'antenne. Elle pose l'appareil sur une caisse en bois vermoulu. Elle regarde Marco. Il respire bruyamment. Chaque inspiration siffle dans ses bronches. Elle sort son couteau de combat. Elle coupe des bandes de tissu dans un drap de lit sale trouvé dans un coin. Elle comprime la plaie. Elle serre le bandage avec une force mécanique. Elle veut qu'il reste conscient pour la transaction. Un produit vivant vaut plus qu'une carcasse.

Elle s'assoit en face de lui sur une chaise en plastique. Elle pose son Glock 17 sur ses genoux. Elle attend. Les minutes passent au rythme des gouttes d'eau. Un tuyau fuit dans l'angle mort de la pièce. Ploc. Ploc. Elle compte les secondes. Elle ne pense pas à l'avenir. Elle pense à la balance comptable. Son père est mort dans des convulsions. Son fiancé gît sur le marbre de la cathédrale. La dette est la seule chose qui survit.

Marco bouge les doigts. Il essaie de se redresser. Il échoue. Son dos glisse contre un pilier de soutien en béton. Il fixe Elena. Ses pupilles sont dilatées par le choc traumatique.

"Tu m'as vendu," dit-il. Sa voix est un râle de gorge.

"Tu es une marchandise," répond-elle.

"Ils te tueront après m'avoir pris."

"J'ai les garanties nécessaires. Tu n'es qu'une ligne de crédit."

"Les Volkov n'ont pas de parole."

"Toi non plus. Tu as tué mon futur."

"J'ai sauvé ta vie."

"Tu as acheté une esclave. J'ai racheté mon contrat."

Elle vérifie son chargeur. Elle éjecte le magasin d'un coup de pouce. Les cartouches de 9mm brillent sous la lampe suspendue. Elle le réinsère d'un coup de paume ferme. Le ressort claque. Elle arme la culasse. Une balle monte dans la chambre. Elle est prête.

Dehors, le bruit d'un moteur diesel approche. Les phares balaient les fentes de la porte blindée. Elena se lève. Elle ne ressent aucune hésitation. Elle sent le poids de l'acier dans sa main droite. Elle sent l'odeur de la poudre et de l'iode. La porte vibre sous un coup violent.

"Ils sont là," dit-elle.

Elle pointe son arme vers l'entrée. Elle ne regarde plus Marco. Il n'est plus qu'un objet de transaction. Le métal gémit. Les gonds cèdent sous la pression d'un bélier. La lumière des projecteurs extérieurs envahit le bunker. La poussière danse dans les faisceaux blancs.

Trois hommes entrent. Ils portent des vestes tactiques noires sans insignes. Des fusils d'assaut HK416 sont braqués sur elle. Elena ne bouge pas. Elle garde son arme basse. Le canon pointe vers le sol. Le chef s'avance. Il s'appelle Petrov. Il a le visage marqué par la petite vérole. Il regarde Marco au sol.

"Il a l'air mal en point," dit Petrov.

"Il respire encore," répond Elena.

Petrov s'approche de Marco. Il lui donne un coup de pied dans la plaie ouverte. Marco étouffe un cri sourd. Son visage devient livide. La sueur perle sur son front.

"C'est bien lui," confirme Petrov.

Il sort une tablette électronique de sa poche latérale. Il tape une commande rapide.

"Le transfert est amorcé. Vingt millions. Sur ton compte aux Caïmans."

Elena attend la notification. Son téléphone personnel vibre dans sa poche. Elle vérifie l'écran d'une main. Le solde est positif. La dette est couverte. Le nom des Rossini est propre.

"On prend le colis," ordonne Petrov.

Deux hommes saisissent Marco par les aisselles. Ils le traînent vers la sortie comme un sac de viande. Les talons de Marco raclent le béton. Il laisse une traînée rouge derrière lui. Elena regarde la trace de sang. C'est le prix de sa liberté. C'est le coût de sa survie.

Petrov s'arrête devant elle. Il sourit. Ses dents sont jaunies par la nicotine.

"Tu es une fille courageuse, Rossini. Ou une psychopathe finie."

"Je suis une femme d'affaires," dit-elle.

"Ne reste pas ici. Mes hommes pourraient changer d'avis sur ta prime de départ."

"Je pars déjà."

Elle ramasse son sac de sport. Elle range son téléphone satellite. Elle sort du bunker par la porte dérobée à l'arrière. Le vent froid de la côte frappe son visage. Elle marche vers sa voiture cachée dans les fourrés de sel. Elle ne se retourne pas. Elle n'écoute pas les bruits de lutte qui proviennent du camion des Volkov. Elle s'installe au volant. Elle démarre le moteur. Les pneus crissent sur le gravier humide. Elle s'éloigne de la côte à vive allure. La pluie commence à tomber. Elle lave le sang séché sur ses mains. Le compte est bon.

# Chapitre 13

## San Lorenzo

Le portail de San Lorenzo grince sur ses gonds rouillés. La pluie tombe en rideaux épais. Elle sature le sol. L'eau ruisselle sur le granit des tombes. L'air sent le fer et la terre mouillée. Marco Volpe avance le premier. Ses épaules larges fendent l'obscurité. Il porte un manteau en laine sombre. Sa main droite reste dans sa poche. Elle serre la crosse d'un Colt .45. Elena Rossini marche dans ses pas. Ses bottes s'enfoncent dans la boue grasse. Elle ne tremble pas. Le froid n'est qu'une donnée physique.

Les allées du cimetière s'alignent comme des tranchées. Des cyprès noirs bordent le chemin principal. Leurs branches ploient sous le poids de l'eau. Marco s'arrête devant un caveau familial. Le nom est effacé par le temps. Il scrute les ombres entre les stèles. Son regard de silex balaie le périmètre à cent quatre-vingts degrés. Il ne voit rien. Il perçoit pourtant une anomalie. Le rythme de la pluie change sur une surface métallique. À trente mètres sur la gauche. Derrière un ange de marbre décapité.

Marco lève la main gauche. Elena se fige instantanément. Elle glisse sa main sous sa veste. Ses doigts trouvent la poignée rugueuse de son Beretta 9mm. Elle dégage la sûreté. Le clic est couvert par un coup de tonnerre. Le ciel vire au gris sale. La visibilité chute. Marco pivote brusquement. Il sort son arme. Il tire deux fois vers l'ange de marbre. Les détonations déchirent le silence. Le recul du .45 fait tressaillir son avant-bras. Des éclats de pierre volent. Un homme s'écroule derrière le monument. Il lâche un fusil à pompe. Le corps glisse dans une flaque noire.

"À terre", dit Marco.

Elena plonge derrière une pierre tombale massive. Le granit est froid contre son dos.

Des tirs en rafale éclatent en face. Des pistolets-mitrailleurs. Les balles percutent le monument d'Elena. La poussière de roche pique ses yeux. Elle rampe dans la boue. Elle contourne la stèle par la droite. Elle repère un museau de flamme près d'un buisson d'ifs. Elle aligne ses organes de visée. Elle presse la détente trois fois. Le Beretta tressaute. Le tireur bascule en arrière. Sa silhouette disparaît dans les herbes hautes.

Marco progresse à découvert. Il utilise une technique de tir de combat. Il avance d'un pas, tire, puis change d'angle. Il est une machine cinétique. Un deuxième assaillant surgit d'un mausolée. Il porte un imperméable en plastique transparent. Marco lui loge une balle dans le sternum. L'impact projette l'homme contre la porte en fer forgé. Le métal résonne. Le sang gicle sur le plastique. Il ressemble à de la peinture fraîche.

Le vent se lève. Il plaque les cheveux d'Elena sur son visage. Elle les écarte d'un geste sec. Elle repère un mouvement sur le muret d'enceinte. Un quatrième homme ajuste une lunette de visée. Elena ne réfléchit pas. Elle calcule la distance. Vingt mètres. Elle stabilise ses poignets sur le rebord d'une urne funéraire. Elle vide la moitié de son chargeur. Le tireur d'élite reçoit deux projectiles dans la gorge. Il tombe du mur. Son corps produit un bruit sourd en frappant le sol détrempé.

Marco recharge son Colt. Le mouvement est fluide. Il insère un chargeur plein. Il libère la culasse. Le bruit métallique est net. Il s'approche d'Elena. Ses chaussures de luxe sont ruinées par la vase. Il ne regarde pas les cadavres. Il observe les accès du cimetière.

"Ils étaient quatre", dit Elena.

"Cinq", corrige Marco.

Il pointe son arme vers un grand chêne au fond de l'allée. Une silhouette s'en détache. L'homme lève les mains. Il ne porte pas d'arme visible. C'est un homme maigre. Il porte un costume trop large. La pluie a collé ses cheveux rares sur son crâne. Il

tremble de manière incontrôlée. Ses dents claquent.

"Ne tirez pas", hurle l'homme.

"Identité", ordonne Marco.

"Je suis le comptable. Celui de Petrov. Il m'a envoyé pour... pour les documents."

Marco s'approche à trois mètres. Il ne baisse pas son arme. Elena se relève. Elle nettoie la boue sur son pantalon. Elle se place sur le flanc du comptable. Elle vérifie ses poches. Elle trouve un portefeuille et un téléphone satellite. Rien d'autre.

"Où sont les documents ?" demande Marco.

"Dans le coffre. Sous la chapelle. Petrov a la clé."

"Petrov est mort dans le bunker", dit Elena.

Le comptable écarquille les yeux. Sa bouche s'ouvre mais aucun son ne sort. Marco range son Colt sous son manteau. Il attrape l'homme par le col. Il le soulève presque.

"La clé est sur lui", dit Marco. "Cherche."

Elena retourne vers le premier cadavre. Celui derrière l'ange de marbre. Elle fouille les poches de la veste en cuir. Elle trouve un trousseau de clés en laiton. Elle le lance à Marco. Il le rattrape sans quitter le comptable des yeux. Ils se dirigent vers la chapelle de San Lorenzo. C'est un édifice étroit en pierre de taille. La porte est verrouillée. Marco utilise une des clés. Le mécanisme tourne avec difficulté. L'intérieur sent le renfermé et l'encens froid.

Le sol est dallé de marbre noir. Marco repère une trappe sous l'autel. Il la soulève. Un escalier en colimaçon descend dans l'obscurité. Il pousse le comptable dans les marches. Elena suit. Elle tient son Beretta à hauteur de poitrine. En bas, une pièce carrée sert de coffre-fort. Des étagères métalliques supportent des boîtes en plastique scellées.

"Ouvre la boîte numéro douze", ordonne Marco.

Le comptable s'exécute. Ses mains tremblent. Il brise le sceau. À l'intérieur se trouvent des liasses de billets de cinq cents euros. Des dossiers de transfert bancaire. Des titres de propriété. Elena s'approche. Elle parcourt les documents. Elle reconnaît la signature de son père. Les dates correspondent à la chute de l'empire Rossini.

"C'est ici", dit-elle. "Tout est ici."

Marco regarde les liasses. Il ne montre aucun intérêt pour l'argent. Il prend un dossier noir. Il l'ouvre. Il lit les noms des bénéficiaires. Sa mâchoire se contracte. Il referme le dossier. Il regarde le comptable. L'homme comprend. Il recule contre le mur de béton.

"Je n'ai rien fait", supplie le comptable. "Je ne fais que les chiffres."

"Les chiffres tuent autant que les balles", dit Marco.

Il sort un silencieux de sa poche. Il le visse sur le canon de son Colt. Le geste est méthodique. Elena se détourne. Elle ramasse le sac de sport posé dans un coin. Elle commence à y jeter les dossiers et l'argent. Le bruit du tir est étouffé. Un simple "pouf". Le corps du comptable glisse le long du mur. Il laisse une traînée sombre sur le béton gris.

Marco aide Elena à remplir le sac. Le poids est considérable. Vingt millions d'euros en papier et en secrets. Ils remontent l'escalier. Ils sortent de la chapelle. La pluie a redoublé d'intensité. Le tonnerre gronde au-dessus de leurs têtes. Ils traversent le cimetière en sens inverse. Ils passent devant les morts. Les visages des tueurs sont déjà lavés par l'eau du ciel. Ils ne sont plus que de la viande froide.

Ils atteignent la sortie. La voiture de Marco est garée sur le bas-côté. Une berline

blindée. Noire. Le moteur tourne au ralenti. Marco ouvre le coffre. Il y dépose le sac. Elena monte côté passager. Elle retire sa veste trempée. Elle vérifie son chargeur. Il reste trois balles. Elle range l'arme dans la boîte à gants.

Marco s'installe au volant. Il engage la première vitesse. Les pneus patinent un instant dans la boue avant de trouver l'adhérence. La voiture s'éloigne de San Lorenzo. Dans le rétroviseur, les croix de pierre disparaissent dans la brume.

"Quelle est la prochaine étape ?" demande Elena.

"On liquide la dette", répond Marco.

"Et après ?"

"Il n'y a pas d'après."

Il accélère. L'aiguille du tachymètre monte. Cent vingt. Cent quarante. La route côtière est déserte. Les vagues s'écrasent contre les rochers en contrebas. Elena regarde ses mains. Elles sont propres. La pluie a tout emporté. Sauf l'odeur du fer. Elle reste collée à sa peau. C'est l'odeur de sa nouvelle vie. C'est l'odeur du sang qui ne vaut plus rien.

# Chapitre 14

## Le Dernier Percuteur

La berline s'arrête au bout du quai 17. Le béton est brut. La pluie tombe à la verticale. Marco coupe le contact. Le moteur émet un cliquetis métallique. Le silence s'installe. Il pèse sur les tympans. Marco sort du véhicule. Ses chaussures de cuir craquent sur le gravier. Il contourne la voiture. Il ouvre le coffre. Il sort une mallette en aluminium brossé. Elena descend du côté passager. Elle sent le froid sur ses joues. Elle ne tremble pas. Ses doigts effleurent la crosse du Beretta. Le métal est glacé. C'est une sensation familière. Elle vérifie la chambre. Une balle est engagée.

Trois SUV noirs entrent sur le quai. Ils forment un demi-cercle parfait. Les phares halogènes aveuglent Elena. Elle plisse les yeux. Elle compte les portières qui s'ouvrent. Douze hommes descendent. Ils portent des manteaux longs et sombres. Ils tiennent des fusils d'assaut. Des HK416. Matériel de guerre. Les hommes se déploient en éventail. Ils gardent le doigt sur le pontet. La tension est un câble d'acier tendu.

Moretti s'avance au centre du dispositif. Il a une balafre sur l'aile du nez. Il porte un manteau en cachemire. Il s'arrête à cinq mètres de Marco.

"L'argent est là," dit Marco.

Sa voix est plate. Neutre. Moretti regarde la mallette. Il regarde ensuite Elena.

"Et la fille ?" demande Moretti.

"Elle fait partie du lot," répond Marco.

Il pose la mallette au sol. Il recule de deux pas. Elena regarde le dos de Marco. Elle voit la couture de sa veste. Elle voit le mouvement de son épaule. Marco ment. Il a toujours menti.

Elena bouge. Son mouvement est fluide. Elle dégaine le Beretta. Le premier coup

part. La balle de 9mm percute le front de Moretti. L'os frontal éclate. Le sang gicle sur le cachemire. Moretti bascule en arrière. Son corps frappe le béton avec un bruit sourd. Les gardes du corps réagissent. Le chaos explose.

Elena plonge derrière la berline. Les balles de 5.56 percent la carrosserie. Le métal hurle. Les vitres volent en éclats. Elena rampe sous le châssis. Elle voit des jambes. Elle vise les chevilles. Elle tire trois fois. Un homme s'effondre en hurlant. Elle ajuste son tir. Une balle dans la tempe. Le cri s'arrête.

Marco est à l'abri derrière une pile de caisses en bois. Il riposte. Son Sig Sauer crache des flammes brèves. Il abat deux tireurs sur sa gauche. Il change de chargeur en deux secondes. Ses gestes sont mécaniques. Il ne regarde pas Elena. Il gère sa zone de tir. Il est une machine à recycler le plomb.

Elena sort de sous la voiture. Elle récupère un HK416 sur un cadavre. Elle vérifie le sélecteur de tir. Position automatique. Elle se redresse. Elle vide le chargeur sur le groupe de droite. Les impacts soulèvent la poussière de béton. Les corps se tordent sous les impacts. La pluie devient rouge dans les flaques. Elle ne ressent rien. Ses muscles obéissent. Ses yeux scannent les cibles.

Un tireur surgit derrière un SUV. Elena lâche l'arme vide. Elle sort son second chargeur de Beretta. Elle l'insère. Elle tire deux fois dans le thorax. L'homme recule. Elle tire une troisième fois dans le visage. Le tireur s'affale contre un pneu. Le quai devient un abattoir. L'odeur de la poudre brûlée sature l'air. Elle remplace l'iode de la mer.

Il ne reste que deux hommes. Ils tentent de fuir vers les SUV. Marco se lève. Il ajuste sa visée. Deux détonations sèches. Les fuyards tombent face contre terre. Leurs doigts grattent le béton une dernière fois. Puis ils s'immobilisent. Le silence revient. Il est plus lourd qu'avant. La pluie continue de tomber. Elle lave les visages de marbre des morts.

Marco se tourne vers Elena. Il range son arme dans son holster d'épaule. Il ramasse la mallette d'aluminium. Il essuie une goutte de sang sur sa joue. Son regard est vide. Il ressemble à un automate.

"C'est fini," dit-il.

Il s'approche d'Elena. Il tend la main vers elle. Il veut reprendre le contrôle. Il veut refermer la cage.

Elena lève son arme. Le canon pointe sur le plexus de Marco. Il s'arrête. Il ne montre aucune surprise. Il regarde le trou noir du canon.

"La dette est payée," dit Elena.

"Tu n'iras nulle part," répond Marco.

Sa voix est basse. Menaçante. Il fait un pas de plus. Il croit encore à son pouvoir. Il croit au contrat.

Elena appuie sur la détente. Le percuteur frappe l'amorce. La détonation déchire l'air. La balle de .45 traverse le sternum de Marco. Le choc le projette en arrière. Il heurte le flanc de la berline. Il glisse lentement le long de la portière. Il s'assoit dans la boue et le sang.

Marco lève les yeux vers Elena. Il crache un filet de sang sombre. Ses lèvres s'étirent. Il sourit. C'est un rictus de prédateur vaincu. Il apprécie la précision du coup. Il apprécie la fin de la partie. Sa tête bascule sur le côté. Ses yeux de silex se fixent sur le vide. Il ne respire plus.

Elena regarde le corps. Elle ne cherche pas de pouls. Elle sait où elle a tiré. Elle range son arme dans sa ceinture. Elle ramasse la mallette. Elle marche vers le bord du quai. Elle ouvre la mallette. Elle regarde les liasses de billets. Elle referme le couvercle. Elle lâche l'objet dans l'eau noire du port. Le plouf est étouffé par la pluie.

Elle se retourne. Elle marche vers la sortie du quai. Ses talons claquent sur le béton.

Elle passe devant les cadavres sans les voir. Elle ne regarde pas en arrière. La pluie lave sa robe. Elle lave ses mains. Le contrat est rompu. Le sang n'a plus de valeur. Elle disparaît dans la brume du port. Seule. Libre. Morte à l'intérieur.

# Chapitre 15

## Zéro Absolu

La boue sature le cuir des bottes. Elena Rossini marche entre les rangées de marbre. Le cimetière de Staglieno est une grille de silence. La pluie tombe verticalement. Elle frappe les dalles avec un bruit de mitraille. L'eau ruisselle sur le visage d'Elena. Elle ne cligne pas des yeux. Le sang de Marco Volpe s'est dilué. Il ne reste qu'une traînée rosâtre sur le col de sa chemise. Le liquide s'infiltré dans les fibres du tissu.

Elle s'arrête devant la concession 412. La pierre est neuve. Le nom de son père est gravé dans le granit gris. Les lettres sont nettes. Les angles sont vifs. Elena regarde les dates. Elle calcule l'intervalle. Le temps est une donnée abstraite. Elle sort un téléphone de sa poche intérieure. L'appareil est protégé par une coque en polymère. L'écran s'allume. La luminosité est réglée au minimum.

Ses doigts glissent sur la surface humide. Elle ouvre l'application sécurisée. Le logo de la banque privée apparaît. Elle entre une clé cryptographique de seize caractères. Le processeur traite la demande. Une barre de progression avance lentement. Le réseau est faible sous l'orage. Le cercle tourne. La connexion s'établit.

Le solde s'affiche. Le chiffre est suivi de plusieurs zéros. Le montant total est de vingt-deux millions d'euros. C'est le prix de l'empire. C'est le prix de la traîne en dentelle déchirée. C'est le prix du sang sur l'autel. Elena regarde le chiffre. Elle ne sourit pas. Ses muscles faciaux restent immobiles. Elle appuie sur l'onglet des dettes.

La liste est longue. Les créanciers sont des noms de codes. Des sociétés écrans basées au Panama. Des fonds d'investissement aux îles Caïmans. Elle sélectionne « Tout payer ». Le système demande une confirmation biométrique. Elle pose son pouce sur

le capteur. La machine scanne les empreintes. Le voyant passe au vert.

Le virement est instantané. Les serveurs à l'autre bout du monde traitent l'ordre. Les millions quittent le compte. Le compteur descend. Les chiffres défilent à une vitesse mécanique. Le solde atteint zéro. Il ne reste rien. L'héritage est évaporé. La dette est éteinte. L'empire Rossini n'existe plus.

Elle range le téléphone. Elle regarde la tombe. Elle se souvient de la fiole de digitaline. Le flacon était petit. Le bouchon était en caoutchouc. Elle avait versé le contenu dans le café de son père. Le vieil homme n'avait rien senti. Son cœur avait ralenti. Puis il s'était arrêté. Elle voulait la couronne. Elle a obtenu une cellule de verre.

Le vent se lève. Il agite les branches des cyprès. Les arbres ressemblent à des sentinelles noires. Elena retire sa veste. Le vêtement est lourd d'eau. Elle le laisse tomber sur la boue. Elle reste en chemise blanche. Le tissu est transparent. Il colle à ses côtes. On voit les cicatrices sur son dos. Des marques de sangles. Des souvenirs de la villa Volpe.

Elle sort le calibre .45 de sa ceinture. L'arme est un modèle 1911. L'acier est froid. Elle retire le chargeur. Elle compte les balles. Il en reste trois. Elle réinsère le chargeur. Elle arme la culasse. Le bruit métallique est sec. Il claque dans l'air humide. Elle pose le canon contre la stèle. Elle tire.

Le premier impact fait éclater le nom de son père. Le granit vole en éclats. La lettre R disparaît. Elle tire une deuxième fois. Le O est pulvérisé. Elle tire la troisième balle. Le S explose. La culasse reste en arrière. L'arme est vide. L'odeur de la poudre brûlée remplace celle de l'encens. La fumée se dissipe sous la pluie.

Elena lâche le pistolet. L'objet s'enfonce dans la terre meuble. Elle ne regarde plus la tombe. Elle fait demi-tour. Ses pas sont lourds. Elle marche vers la sortie du

cimetière. Les grilles en fer forgé sont ouvertes. Elle passe le porche. Elle ne cherche pas de taxi. Elle ne cherche pas d'abri.

La route est une bande de goudron noir. Les lampadaires sont éteints. La ville est une ombre au loin. Elena avance sur le bas-côté. Ses pieds sont gelés. Elle ne sent plus ses membres. Son corps fonctionne en mode automatique. Le cœur bat à cinquante pulsations par minute. La respiration est superficielle.

Elle atteint le pont qui surplombe la voie ferrée. Elle s'arrête au milieu de l'ouvrage. Elle regarde les rails en bas. Ils brillent sous la lune invisible. Ils vont vers le nord. Ils vont vers le vide. Elle grimpe sur le parapet. Le béton est rugueux sous ses paumes. Elle se tient debout sur le rebord. L'équilibre est précaire.

Le vent souffle en rafales. Il pousse son corps vers le précipice. Elle ne résiste pas. Elle ferme les yeux. Elle n'imagine pas de lumière. Elle n'imagine pas de paix. Elle visualise uniquement le zéro sur l'écran du téléphone. L'absence totale de valeur.

Elle bascule en avant. La chute est brève. La gravité est une force constante. Elle ne crie pas. Elle ne bouge pas les bras. Elle percute le ballast trois secondes plus tard. Le choc est définitif. Les os se brisent. Les organes se déchirent. Le sang coule entre les pierres du chemin de fer.

La pluie continue de tomber. Elle lave le ballast. Elle dilue le rouge. Le train de marchandises de 04h12 arrive. Les roues en acier broient ce qui reste. Le métal hurle sur les rails. Le convoi ne s'arrête pas. Il continue sa route vers la frontière.

Le jour se lève sur une ville grise. Les comptes sont soldés. Les noms sont effacés. La forteresse de verre est vide. Les dossiers financiers sont des fichiers corrompus. Les cadavres sont des statistiques. Il n'y a pas de survivants. Il n'y a que du fer et de la pluie.

**FIN**

*Merci d'avoir lu "Combien vaut ton Sang ?"*

Une œuvre écrite par Marcus V.

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)